

*À partir de Bernard-Marie Koltès, « Roberto  
Zucco»,*

*ouvert du 22 au 29 septembre 2025.*

*Les textes sont mis en ligne par ordre  
chronologique de réception. Nota : ne sont  
intégrés au PDF collectif que les textes qui sont  
parvenus par mail (fichier joint docx, pages, odt),  
dans la période mentionnée, indépendamment des  
mises en ligne sur la plateforme WordPress.*

## ONT PARTICIPE

|  |    |
|--|----|
| <i>Ugo Pandolfi   Inachevée</i>  | 4  |
| <i>Patrick Blanchon   Le moment du trop</i>  | 5  |
| <i>Jean-Luc Chovelon   Quatre moines autour d'un banc</i>  | 6  |
| <i>Laurent Stratos   Les témoins de la disparition de madame X. (Premier jet)</i>  | 9  |
| <i>Émilie Kah   De nuit</i>  | 11 |
| <i>Christine Eschenbrenner   Boîte noire</i>   | 14 |
| <i>Noëlle Baillon   L'histoire des touristes allemands armés de petits marteaux qui emportèrent chez eux un souvenir de l'allée couverte</i> | 18 |
| <i>Solange Vissac   Vénitiennes</i>  | 20 |
| <i>Caroline Diaz   Sous les regards</i>  | 22 |
| <i>Philippe Sahuc   Aperçu de silhouette double sur la borne à eau</i>   | 25 |
| <i>Alexia Monrouzeau   L'histoire du cheval content d'être à l'abattoir</i>  | 27 |
| <i>Juliette Derimay   La première gorgée de whisky</i>   | 29 |
| <i>Betty Gomez   accident</i>  | 32 |
| <i>Serge Bonnery   Histoire de l'homme au carnet dans le parc</i>  | 35 |
| <i>Yael Uzan   Les trous</i>   | 38 |
| <i>Ève François   Il faudrait tout oublier</i>   | 40 |
| <i>Gracia Bejjani   comme un nid d'abeilles</i>  | 44 |
| <i>Perle Vallens   Histoire du vieux sanglier et de sa meute</i>   | 47 |
| <i>Huguette Albernhé   Moi, la voisine</i>   | 50 |
| <i>Olivia Scélo   Témoins</i>  | 52 |
| <i>Antoine Hégairé   Histoire de l'Espagnol qui voulait vivre encore</i>   | 54 |
| <i>Nathalie Holt   Voix d'un quai</i>  | 55 |
| <i>Anne Dejardin   Escalier</i>  | 56 |
| <i>Monika Espinasse   Une chute dans les escaliers</i>   | 58 |
| <i>Marie Moscardini   Le sonneur de cloches</i>  | 62 |

|  |    |
|--|----|
| <i>Martine Lyne Clop   44 heures 55 minutes</i> .....  | 64 |
| <i>Catherine Robert   L'arbre</i> .....  | 68 |
| <i>Laurette Andersen   Le fiancé</i> .....   | 70 |
| <i>Fabienne Savarit   Histoire de Jeanne sur sa mobylette à cinq heures du matin</i><br>.....                    | 73 |
| <i>Hélène Boivin   Histoire de la veuve qui traverse la commune en restant<br/>toujours sur ses terres</i> ..... | 75 |
| <i>Valère Mondy   Un très grand compositeur</i> .....  | 78 |

avoir était là  
jeune idiot utile  
seul témoin honteux

*Qui êtes-vous ?* Voilà la question que j'aurai du poser à Kurt Waldheim au moment où il serrait si chaleureusement les vieilles mains de Marc Chagall. Souvent, Clément Rossetti devait chasser cette idée. Un geste lent. Un mouvement de tête. Une courte crispation dans la mâchoire. Comme on évacue le souvenir de quelque chose qu'il aurait fallu faire et qu'on avait négligé par ignorance. La seule certitude de Rossetti, c'est qu'il aurait dû poser la question, s'interposer entre le peintre et l'imposteur. Alors, il aurait été autre...*Qui sait ?*

Dans la première étape (#01), il s'agissait d'établir un inventaire d'histoires liées à une carte, à des lieux. La prolifération de titres qui en est sortie n'avait rien d'un but en soi : c'était une poussée, un exercice mécanique. La deuxième proposition invite à faire parler les témoins, à laisser surgir leurs voix autour d'une situation. Le choix a été de détourner l'exercice : non pas reprendre l'une des histoires de l'inventaire, mais mettre en scène l'excès même de cet inventaire. Pourquoi vouloir raconter tant d'histoires ? Alors prennent la parole ce qui gravite autour : la Carte, l'Inventaire, le Lecteur, l'Archiviste, le Silence. Chacun cherche sa raison d'être, souvent sans la trouver. L'auteur, lui, reste muet. Ce n'est plus un jeu, mais une nécessité : retourner l'atelier contre lui-même, éprouver ce qui pousse encore à écrire, même dans ce moment du trop.

À lire ici : [# Boost 2 # 02 | Le moment du trop](#)

moine assis avec casquette noire.— Je me demande quand je reviendrai ici. Si je devais revenir. Si même j'ai une chance de revenir. Ça fait beaucoup de questions, je ne sais pas s'il est sage que je me pose ce genre de questions. Bien sûr qu'on doit se poser des questions, mais pas ce genre. Des questions pour lesquelles je peux donner une réponse. C'est ça, je dois me poser des questions pour lesquelles je peux donner une réponse. Pour lesquelles Dieu peut m'aider à trouver une réponse. Les autres questions, celles auxquelles je ne peux pas répondre, je n'ai pas besoin de me les poser. La vraie question est plutôt : pourquoi est-ce que je me pose ce genre de questions ? Parce que je suis un homme. C'est humain de se poser ce genre de questions. Mais n'est-il pas humain de ne vouloir se poser que des questions auxquelles on peut répondre ? En vérité, le raisonnement est inversé : je sais parce que je crois et parmi tout ce que je sais se trouve la réponse. Je connais la réponse et c'est pour cette raison que je peux trouver la question. Je ne sais pas si je reviendrai un jour ici, place Saint-Sulpice, mais ça ne doit pas m'interroger. Ça ne doit pas m'interroger parce qu'il n'y a pas de question...

moine noir debout.— Tu te rends compte où tu te trouves ? Peux-tu imaginer la chance que tu as ?... C'est à moi que tu parles ? Oui, c'est à toi. C'est à moi. C'est à tous les deux que je parle. Je parle à celui qui a choisi d'offrir sa vie à la prière mais aussi à celui qui, un jour, a rêvé de se marier et d'avoir des enfants. Je vous parle à tous les deux, je me parle. Tu aurais pu imaginer venir à Paris un jour ? Tu aurais pu imaginer venir ici à l'église Saint-Sulpice, la

plus belle église de la plus belle ville du monde ? Attention avec les superlatifs mon frère, c'est faire montre de vanité que d'en abuser. N'empêche que c'est beau. C'est incroyable la quantité d'énergie qu'il a fallu rassembler pour bâtir un tel monument. Tu la sens, cette énergie, au fond de toi ? Qui moi ? Oui, toi, et toi aussi, et moi. Tout le monde sent l'énergie de la foi, pourvu qu'on l'ait. La foi. J'aurais aimé que moi père soit là avec moi. Il l'est, en quelque sorte, parce qu'il vit en moi. J'aurais aimé lui parler, j'aurais aimé partager ce moment. Avec lui et avec tout ceux que j'aime. Si j'avais choisi une autre vie, j'aurais aimé me marier ici.

moine blanc debout.— C'est bien comme je me l'imaginais. Grandiose. Je n'ai jamais vécu ça. Courir à travers les cent-deux jeux, les cinq claviers et le pédalier du grand orgue de l'église Saint-Sulpice est une expérience unique, même si je suis frustré de n'avoir pu explorer les capacités de cet instrument majestueux. J'aurais voulu m'aventurer dans la Toccata et Fugue en ré mineur de Bach pour en ressentir la puissance. J'aurais voulu me perdre dans la complexité des rythmes de l'Ascension de Messiaen pour en savourer la couleur mystique. J'aurais voulu expérimenter la virtuosité de la Symphonie Gothique de Widor pour le faire chanter de tous ses tuyaux. Explorer ses timbres et ses registrations en jouant Mozart, Schubert ou Tchaïkovsky. Mais je ne l'ai pas fait. J'ai juste joué la messe d'un dimanche ordinaire. Pour moi extraordinaire.

moine assis sans casquette.— demander à frère Félix de me rendre la clé du presbytère envoyer le formulaire de dons pour la rénovation de la petite chapelle à l'association caritative de la paroisse inviter les élus des communes avoisinantes à la messe donnée en la mémoire du chanoine décédé la semaine dernière remercier la

congrégation des sœurs de la providence pour leur aide précieuse dans la recherche d'un nouvel autobus à acheter rencontrer les parents du jeune Bertrand pour les convaincre de le laisser devenir prêtre écrire à l'archevêque pour l'informer du projet de voyage des Bénédictins du Calvaire au Vatican à l'automne prochain avertir Madame Lucienne qu'une paroissienne a oublié son foulard près de la statue de la Sainte-Vierge lors de la messe de samedi dernier commander d'urgence un cierge pascal parce que le précédant arrive en bout de vie et en profiter pour commander aussi un paquet de cent cinquante cierges classiques parce qu'on n'en a jamais trop acheter un nouveau carnet de notes pour remplacer celui que j'ai perdu parce que je ne vais pas réussir à me rappeler tout ça...

*Codicille : exercice périlleux que de rentrer dans la tête de moines quand, comme moi, on est si éloigné des choses de la religion. Que la riche vie intérieure et l'introspection de ces témoins qui s'expriment à travers les écrits de l'athée que je suis ne vous apparaissent pas comme sacrilège. C'est de la fiction...*



Je ne sais pas quoi leur dire, comment ils veulent que je sache. Le vieux qui me demande : est-ce que mardi soir, les volets sont restés ouverts. Je n'en sais rien, je n'ai pas fait attention. Elle m'a fait peur la vieille, j'ai vraiment cru qu'elle était morte, quand elle a bougé, mon cœur a failli exploser. J'en fais quoi des clefs maintenant. Ils ne m'ont même pas dit où ils l'emmenaient. Sa chienne, je n'en veux pas, elle put sa chienne.

Elle est morte la vieille ? Il faut que je demande au voisin. Sa boîte est quasi pleine, je vais faire comment la semaine prochaine. Il ne sait pas le jeune, personne ne sait jamais rien, il s'en moque.

Impossible de savoir depuis combien de temps elle était là. Elle nous dit que c'est arrivé dans l'après-midi, mais elle croit qu'on est lundi, on est mercredi ma petite dame. Le mardi il se passe quoi normalement, le poissonnier, vous l'avez vu le poissonnier, elle ne sait pas. Elle s'est bien abîmé la jambe. Elle est perdue. Il faut que je lui explique maintenant qu'elle risque de s'absenter un long moment. Ce n'est pas à moi de faire ça, moi je ne suis pas médecin. Est-ce qu'elle a des animaux, il ne faut pas que j'oublie de lui demander. Heureusement il est là, le jeune.

Elle est où, elle fait semblant d'être morte. Le devis, tu l'as signé. Je fais comment pour rentrer. J'ai décalé l'autre chantier exprès. Quelle bille.

Pourquoi il me parle du poissonnier. Je veux rentrer, ils appellent le médecin, et c'est tout. Pourquoi ils

m'emmènent sur ce truc. Qu'est-ce qu'il fait là celui-là avec sa face de raie. Et Zezette, qui va s'occuper de Zezette. Ils me font mal. Je veux rentrer chez moi.

*LE MÉDECIN RÉANIMATEUR*

J'ai de la bouteille à présent. Cela fait, voyons, sept années, que je travaille dans ce service. Je connais tous les protocoles de soins. Je les exécute comme un automate. D'ailleurs, au train où vont les choses, il y aura bientôt des automates pour faire mon boulot. J'aime les gardes de nuit. On a le temps de penser. Tous les bruits sont amplifiés et surtout, l'oreille se faisant vigilante, ils se différencient les uns des autres : les sifflements des respirateurs, les tic-tac des machines, leurs arrêts et leurs redémarrages, les soupirs des patients, j'y suis habitué, je n'y porte plus vraiment attention. J'accroche mon écoute à la plainte du box 2 (tellement cassé que malgré les sédatifs, il doit continuer à souffrir), aux halètements du box 3 (dans un rêve érotique sous l'effet de la morphine), à la respiration de l'infirmière de nuit qui, de fatigue accumulée, est en train de s'assoupir sur sa chaise. Tous ces bruits humains me ramènent à mes responsabilités de chef de service. C'est très calme une nuit à l'hôpital, même en réanimation. Tous les problèmes ont été réglés dans la journée : les traitements, les questions de confort, les rapports avec les familles... Je suis celui qui veille. C'est pour les patients que les nuit sont difficiles, pas pour les soignants, sauf si quelque chose survient...

*LA PATIENTE DU BOX 3*

Qu'est-ce que je fais-là ? Dans du gris ! Où est le sable doré et chaud. Quelqu'un me regarde, tourne autour de ma serviette de plage. Serait-ce mon amant qui s'en va sur la pointe des pieds ? « Reste, s'il te plaît, c'était si bien ! » Il

est parti, une larme me coule sur la joue. Je la vois mais je ne la sens pas, elle est grosse comme une perle, elle roule sur mon visage, qui n'a pas d'yeux pour pleurer. J'éprouve une tristesse énorme, un abandon inconsolable et je disparaîs dans un « slurp », comme l'eau d'un lavabo qui se précipite vers la bonde. Siphonnée, je suis siphonnée. Mais on parle à mon oreille! « C'est toi, qu'est-ce que tu dis ? Quoi ! »

*LA PATIENTE DU BOX 1*

Impossible de dormir, c'est long, long ! Comment elle disait, ma mère, déjà « long comme un jour sans pain ». Je ne bouge pas, je suis comme morte. Je suis capable de rester ainsi pendant longtemps à écouter mon souffle dehors et mon souffle dedans. Si on fait très attention, on s'entend respirer de l'intérieur. Si, si, je vous assure ! Dans cette pièce c'est difficile parce qu'il y a beaucoup d'autres bruits. Je ne sais pas qui est dans le box à côté du mien, je crois que c'est un jeune homme. Dans celui d'à côté, il y a une dame assez âgée. Je dis ça à leurs voix, mais je peux me tromper, même si j'ai l'oreille musicale. J'étais déjà là quand elle est arrivée, la dame, et j'ai entendu son installation. Elle avait l'air de déguster, la pauvre. Dans les salles de réanimation on mélange tout le monde : les hommes, les femmes, les jeunes, les vieux. On tire des rideaux entre les lits pour plus d'intimité et les soignants parlent bas. Alors ce qui a amené ici le box 2 et le box 3, j'en sais rien, même, si curieuse comme je suis, j'aimerais bien savoir. Le Box 2 vient de parler. Zut ! j'ai pas compris ce qu'il disait. Qu'importe, ce qui compte, c'est que je sois tirée d'affaire. Pour moi, c'est bon ; je sortirai bientôt. Il me suffit pour cette nuit d'être sage et de ne pas bouger, ça aidera.

Je me suis enfin assise sur la chaise. Il faut que je profite de ce moment calme pour souffler un peu. La soirée a été très dense et à six heures, ce sera le branlebas de combat avant l'arrivée de l'équipe de jour. Les gardes de nuit sont fatigantes, je me console en pensant à ma feuille de paye. Il faut que j'achète de nouvelles chaussures à ma fille. Elle grandit vite. Il y a aussi ce téléphone qu'elle me réclame. Elle me dit que toutes ses copines en ont un. En CM2, je trouve que c'est un peu tôt. Surtout qu'elle veut un téléphone pour aller sur Internet. Moi je suis contre. Bien sûr, comme toujours, elle m'a dit : « Si tu veux pas, je demanderai à Papa. » Et son père cédera. C'est pas facile la garde partagée quand les parents n'ont pas les mêmes principes d'éducation. « Ah ! vous êtes-là, Docteur, le monsieur du box 2 vient de parler, je vais voir s'il a besoin de quelque chose. »

T1.

C'est le récit d'un homme âgé. Récit qualifié de témoignage. On peut le croire, au regard des faits : ils sont avérés, le contexte aussi. En tant qu'historien, je m'intéresse aux faces cachées ou méconnues de la période. Dans le cas de notre rescapé, il y a de nombreux éléments plausibles mais dans un premier temps, il n'a pas parlé de son sauvetage rocambolesque. Pourquoi aurait-il inventé cette partie de sa propre histoire, déjà faite d'une suite d'événements très lourds ? Il doit forcément sa survie à une organisation exceptionnelle, sans doute portée par un réseau clandestin. Comment sortir du piège autrement ? Tous les autres malades étoilés de l'hôpital avaient été extraits de leurs lits par les monstres pour une destination dite inconnue. Comment passer inaperçu quand on est un enfant marqué au fer rouge et juste opéré d'une appendicite aigüe ? Sa sœur ainée avait pu se cacher à l'extérieur dans l'intervalle puis l'avait sorti de là et comme il fallait aller vite, il n'y avait sans doute pas eu trente-six solutions. Dans son premier récit, le rescapé ne parle pas de la manière dont il a été extrait du cauchemar. Il fait allusion à la chance qu'il a eue d'être passé entre les gouttes sans vraiment dire comment — sa sœur avait réussi à le sortir de là, avait-il dit — ; il évoque les jours ou instants de répit qui ont suivi puis la vie d'après. La suite est connue. Mais tous les témoins ont disparu, et seul demeure l'incroyable récit que le vieil homme toujours vivant, transporte de lieu en lieu, animé par le désir de raconter son histoire, éclairée dans un deuxième temps par la précision qu'il a apportée ensuite.

La preuve de son existence, en quelque sorte. L'Histoire elle-même traverse les autres récits collectés mais la question de l'organisation de son sauvetage à lui reste entière, enfermée dans une introuvable boîte noire.

T2.

Il a survécu grâce à un concours de circonstances qu'on pourrait qualifier de romanesque. Dans mon article, j'ai choisi de zoomer sur ce qui pourrait faire l'objet d'un film consacré à un pan d'une histoire déjà largement explorée mais pas sous tous les angles. Le journaliste que je suis dit que la réalité dépasse la fiction mais dans ce cas, il est possible que la fiction mette en lumière une réalité impensable. On sait que ses parents et sa petite sœur ont été raflés. Désormais âgé, l'homme interviewé m'a raconté que sa sœur vraisemblablement soutenue par la résistance avait réussi un véritable tour de force. On anesthésie un peu l'enfant, on le place dans une grande boîte mortuaire qu'on sort par la petite porte pendant que dans les couloirs les intrus en uniforme achèvent de faire leur terrible ménage. Bruit et fureur. La suite est connue, bien racontée par l'intéressé. Mais surtout, je me suis attardé sur la scène cruciale, celle qui concerne le transfert d'un corps supposé mort. Subterfuge risqué permettant l'évasion d'un enfant. Substitution des corps, un vivant au lieu d'un mort et le tour est joué, au nez et à la barbe des bourreaux. Comment cela a-t-il pu se faire ? A la limite, ce n'est pas ce qui m'intéresse. Il y a dans ce passage de la mort potentielle à la vie quelque chose d'exemplaire et de symbolique qui me fascine vraiment et c'est à cet endroit que je m'arrête comme s'il s'agissait d'éclairer a posteriori les invraisemblables capacités d'invention et d'intervention qu'ont pu avoir et mettre en œuvre les sauveteurs de la dernière heure. C'est la véracité qui compte, et c'est dans la boîte.

Je pense à qui il est, à ce qu'il représente pour nous qui avons choisi d'être dans le corps de ceux qu'on nommait instituteurs auparavant. A la fin de sa vie, il n'est pas bien grand, comme s'il était resté accroché à la taille de l'enfant qu'il était encore à ce moment-là. Il se déplace tout seul comme un grand dans les transports en commun et à l'âge qui est le sien, on ne peut qu'être admiratif. Son sourire est celui d'un clown triste et sa voix transporte la gouaille d'une période révolue. Je pense au moment où Il est venu ici dans le cadre d'un projet lié à la mémoire. Venir pour lui c'était revenir dans l'école qui fut la sienne d'après les événements tragiques sur lesquels nous travaillons aujourd'hui. Sa force et le désir de raconter encore et encore ce qui lui est arrivé me hantent. Les jeunes élèves assis en face de lui l'ont écouté attentivement, ont posé des questions. L'ancien enfant leur a répondu, leur a montré des documents et moi, j'ai essayé d'imaginer son invraisemblable sauvetage, sa vie d'après : je trouve vertigineuse sa présence parmi nous aujourd'hui. Il se sait condamné, non pas par l'épouvantable histoire dont il a été victime mais par le temps qui passe et réduit de plus en plus la possibilité qu'il a de se déplacer pour raconter encore. Nous lui avons dit d'écrire tout ça mais il a du mal, il se fera aider. C'est ce qu'il dit. En attendant, il a pu déployer une nouvelle fois son récit, le partager, l'amplifier sans grandiloquence. Il a parlé, redit, arpenté, complété, repris. Il a répondu aux questions, donné beaucoup de détails sur l'après-sauvetage mais pour ma part, j'aurais bien voulu savoir exactement comment cela s'était passé. Il a expliqué qu'il n'avait aucun souvenir du transport puisqu'on l'avait très certainement endormi à ce moment-là, pour éviter le moindre mouvement susceptible d'alerter ceux qui se trouvaient sur le parcours de la boîte dans lequel on l'avait provisoirement



caché. Qui lui a raconté le transfert ? Pourquoi s'est-il tu dans un premier temps ? Son histoire m'a bouleversée, sa présence aussi et je me demande pourquoi le récit de sa transition par la boîte des morts occupe une telle place dans ma vie. On dirait que la boîte prend en moi la place ou la forme de l'impensable, de l'indicible et de l'innommable.

NOËLLE BAILLON | L'HISTOIRE DES TOURISTES ALLEMANDS  
ARMES DE PETITS MARTEAUX QUI EMPORTERENT CHEZ EUX  
UN SOUVENIR DE L'ALLEE COUVERTE

---

*Premier touriste*

J'ai déjà faim. Leur truc ce matin à l'hôtel, ça nourrit pas. Deux morceaux de pain, à peine la taille de la main. Et encore, une main d'enfant. Disons la main de Helmut, le petit, pas son grand-père. Et encore appeler ça du pain ! Rien à voir avec le notre, rien de consistant, c'est tout léger, volumineux et sans poids. Sur la tranche on voit toutes les bulles de la pâte figées par la cuisson. Au moins le notre, il est dense, il tient au corps. Celui-là, même pas une heure, il est tout digéré. La baguette française ? une arnaque. Et pour mettre dessus, un minuscule carré de beurre, d'accord il y avait le choix entre doux et demi-sel, je ne lis pas le français, j'ai eu du demi-sel, c'est mauvais. La confiture, une cuillerée de gelée figée dans une cupule de plastic. Un café très fort dans une toute petite tasse. Le jus de fruit ça allait. Un mauvais départ, d'accord le voyage ne nous coute presque rien. Mais là, le petit déjeuner « continental » on ne m'y reprendra pas. Mon estomac gargouille, ils doivent tous l'entendre.

*Le conducteur de bus*

Comment on dit *interdit* déjà ? Ah oui, *verboten*... Le ramassage des galets est interdit sur les plages. Je l'ai vu affiché chez eux quand j'ai ramené ceux d'avant. C'est vrai qu'ici, il n'y a pas de panneau indiquant précisément ce qui est interdit. « Merci de préserver cet espace protégé » c'est vague comme conseil. D'où ils sortent leurs petits

marteaux, c'est quoi cette lubie. Non, ils ne vont pas oser faire ça. Si ?

*Le guide*

Une demi-heure, pas plus j'ai été précis. Après on a juste le temps de rejoindre Barnénez. La-bas pas question de petit souvenir. Ici ce n'est pas surveillé. C'est la première et dernière fois que j'accepte un truc pareil. Je risque ma licence.

*Le voisin*

Un groupe de marcheurs. Ah non, ils viennent d'un bus. C'est la célébrité. Il va tourner où ? Il a pas intérêt à se garer devant ma sortie. Ni à écraser mes rhododendrons.

Un journaliste : J'arpente le campo San Zanipolo depuis quelques jours. Je ne sais pas trop comment aborder mon reportage. Pour l'instant je m'immerge dans le quartier. Je me perds dans les ruelles autour du campo San Zanipolo comme disent les vénitiens. J'ai tenté d'interroger des commerçants et je leur ai demandé s'ils ont entendu parler de Liliana Magrini. Des regards vides, des haussements d'épaules, des hochements de têtes négatifs ont été les seules réponses à ma question. Alors je déambule, je m'imprègne des lieux qu'elle a arpentés entre la calle della Testa où je pense qu'elle a habité et ce campo tout proche qu'elle aimait tant. Je vais m'asseoir sur la terrasse de Rosa Salva et je l'imagine traversant le lieu, faisant claquer ses talons sur les dalles de pierre. Je ferme les yeux, je l'entends, je la vois.

Un homme assis, lisant sur les marches du canal longeant le campo San Zanipolo: Ce livre est fascinant. La narratrice me donne une image de Venise disparue désormais. Elle évoque les métiers d'autrefois avec tendresse, le rémouleur par exemple. Elle donne à voir ce que je ne sais pas voir. Ce livre est envoûtant et je m'attendrais presque à croiser Liliana Magrini si je ne savais pas qu'elle est morte depuis déjà quelques années. Mais je sais qu'elle a hanté ces lieux, ce livre en témoigne. Elle a posé sa main sur le parapet du pont où j'ai posé la mienne. On pourrait dire que nos mains se sont frôlées, et là elle me guide dans une vision de la ville plus intime. Je médite avec elle. Je ressens sa présence. Elle est auprès de moi, c'est assez étrange. J'ai envie de rester là pour lire son livre *Carnet*

vénitien, me laisser envoûter par ses descriptions. C'est elle, elle murmure à mon oreille.

Bartolomeo Colleoni : Depuis 1479 je règne sur cette place. Certes je ne suis qu'une statue de bronze conçue par Verrochio. Mais du haut de la stèle et de mon cheval je vois, je sais, je ressens, je pressens la vie qui se trame ici. J'ai repéré ce journaliste qui pose des questions ici ou là à propos de Liliana. S'il savait combien de fois j'ai suivi ses pas jusqu'à ce que sa silhouette disparaisse de ma vue et qu'elle poursuive son errance d'un côté ou de l'autre de la place soit vers la calle Barbaria de le Tole et rejoigne des petits coins du Castello plus tranquilles où les touristes ne vont pas, ou qu'elle enjambe le pont Cavallo et affronte la foule cherchant à rejoindre la place Saint-Marc. De temps en autre, un homme marchait à ses côtés, à leurs yeux qui brillaient on se doutait bien qu'ils étaient plus qu'amis ; il me semble qu'elle l'appelait Louis. Ils parlaient en français et semblaient heureux. Parfois elle me fixait de son regard étrange, particulièrement lorsqu'il avait plu et que je ruisselais. J'avais la sensation qu'elle aimait comme moi les brisures de lumière, les reflets dans l'eau qu'elle prenait le temps de regarder, lorsqu'elle grimpait sur le pont. On sentait qu'elle aimait se laisser envelopper dans ces filets de lumière. De son balcon, juste de l'autre côté du canal qui borde le Campo San Zanipolo, elle avait l'habitude de me fixer droit dans les yeux, et je lui rendais son regard. Cela fait déjà longtemps que je ne la vois plus déambuler, mais le temps n'existe pas vraiment pour moi et j'aime à laisser ondoyer ces reliquats de songes.

Elle ne voulait pas frauder, c'est l'oubli, l'ignorance, les règles changent, on installe ces machines au bout des quais, faudrait que tout le monde sache, elle me regarde avec ses yeux brillants, elle me dit qu'elle ne savait pas, je crois bien qu'elle dit vrai, mais on me demande d'appliquer le règlement, *compostage obligatoire*, j'aimerais lui dire ce n'est rien, mais je n'ai pas le droit, je sais bien que c'est nouveau, le mois dernier seulement qu'on les a mis en place les composteurs, on a collé des affiches, mais qui les lit, les affiches ? elle répète qu'elle n'a pas vu, qu'avant on poinçonnait à bord, j'entends son accent, comme un caillou sous la langue, et sa voix qui s'étrangle, je devine que la honte la traverse, je crois bien que moi aussi j'ai honte et puis le silence dans le wagon est lourd et le gamin à assis côté d'elle avec sa bouche tordue d'impuissance... je sais bien qu'elle n'a pas voulu tricher mais c'est pas la question, pas d'exception, ça fait partie du travail, suivre la règle, même si ça me serre le ventre.

Je vois la sueur juste au-dessus des lèvres, elle, mémé, si forte, là je vois, ça la rend malade... j'ai envie de dire au contrôleur que c'est ma faute, que j'aurais dû savoir, mais je suis assis, je baisse les yeux, j'ai honte pour elle, et pour moi, je voudrais la protéger, je voudrais qu'on détourne les regards, le billet, je sais qu'il est pas passé dans la machine, mémé a dit *allez, dépêche-toi*, j'ai rien dit, j'ai pas insisté et le contrôleur est arrivé, je vois qu'elle ne sait plus quoi dire, mémé, d'habitude elle tient tête à tout le monde, mais là, non, elle a l'air si petite, si vieille, fragile, je voulais dire *c'est ma faute* mais je suis cloué, comme si

j'avais peur moi aussi, elle répète qu'elle n'a pas compris, *qu'avant on poinçonnait dans le train*, elle tient son billet droit devant elle, comme si elle voulait prouver son innocence et moi, je suis là, incapable de la défendre, *pour cette fois ça ira*, mais non, ça n'ira pas, je vois bien qu'elle est assommée.

Je crois pas qu'elle soit si vieille, mais la vie l'a fatiguée, elle bredouille, elle s'excuse, elle a le visage qui chauffe, elle n'a pas composé, la voix du contrôleur haute et serrée, *c'est comme ça madame*, puis la sienne, basse, qui roule sur des pierres, j'ai levé les yeux, le billet dans ses mains qui tremblent, moi je tricote, mais je sens le malaise dans le wagon, je pourrais dire quelque chose, argumenter pour la pauvre dame mais je me tais, la compassion reste coincée dans ma gorge, elle s'excuse encore, sous les regards du wagon tout entier mais personne ne dit rien., moi non plus, je tricote plus vite comme si mes aiguilles pouvaient faire écran mais le cliquetis du métal c'est rien devant l'autorité du contrôleur, face au silence qui s'installe autour, c'est rien qu'un billet, mais c'est sa dignité qu'on abîme, la dignité de ceux qui ont été pauvres et moi je ne bouge pas, avec mon fil qui s'enroule autour des aiguilles qui claquent, ma révolte minuscule enfermée dans les mains.

Moi je regarde ça de loin, de mon siège près de la vitre, j'ai vu la femme, ses mains crispées, elle ne mentait pas, elle était dépassée, ça m'a frappé, parce que je connais ça, le moment où le monde vous prend de vitesse, elle ne ment pas, ça se voit, c'est le monde qui change trop vite, on ne nous laisse plus le temps, ça ne m'étonne pas, ces machines, je ne les aime pas, avant on tendait le billet au contrôleur, il pinçait un petit trou dedans, terminé, chacun à sa place, elle n'avait pas compris, je voyais bien, ça m'a remué. parce que je connais ça, on croit que c'est comme

avant, et soudain ça ne l'est plus, on vous le fait sentir  
brutalement, on vous désigne, c'est sans appel, d'un seul  
coup vous basculez, vous êtes de l'autre côté, vous êtes  
vieux, incapable de suivre la cadence du monde.



Témoin sortant du café : On dirait qu'ils sont deux. Ah, j'aurais pas dû accepter le troisième verre ! Mais elle a insisté, ce soir elle était bien lunée, elle m'a pas renvoyé chez moi retrouver l'autre revêche ! Ah, si elle savait celle-là, ce que fait son aîné, en ce moment, perché avec quelqu'un d'autre sur la borne à eau. Parce que, même après trois verres corsés, je le reconnais bien là-bas, notre aîné... Oh, après tout, il fait bien ce qu'il veut et avec qui il veut, à son âge !...

Témoin portant comme il peut une comporte lourde : c'est pas juste, moi le cadet, je passe toute ma soirée à récupérer de quoi remplir ma comporte, pour le jardin, et lui, l'aîné, il se la fait remplir toute entière par la fille de ceux qui élèvent les trois cochons et après, ils passent toute la soirée ensemble ! Mais oui, c'est bien eux qui secouent la borne à eau... Et ils savent que je les ai vus mais ils s'en moquent bien ! On dirait même que ça les amuse, de savoir que je peux les voir d'où je suis... Mais je m'en fous, quoi qu'ils fassent, un jour je saurai comment on fait et je le ferai aussi, avec elle ou avec une autre !

Témoin allant faire son métier de soignant : Eh bien c'est du propre, voyez-moi ces deux-là ! Si on pouvait encore déranger l'agent de ville à cette heure, je le leur enverrais bien ! Ils prennent du bon temps pendant que de pauvres gamins se tordent de douleur dans leur chambre - d'ailleurs, j'espère bien que ce n'est pas un faux espoir de guérison pour le petit des cheminots de la rue Dieu ! Je viens d'en voir passer un qui lui ressemblait, j'espère que

ce n'était pas lui que ses parents ont renvoyé si vite à la corvée de collecte du fumier pour le jardin, mais ils en sont bien capables !

Témoin revenant de son travail au service des contributions : Ouh que je suis fatiguée et puis j'ai eu bien peur qu'il m'attende à la sortie du bureau et qu'il me poursuive, le souteneur ! C'est qu'il avait l'air en colère quand je lui ai dit qu'il fallait payer... Mais c'est bien normal, quand je pense à ce qu'ils infligent à ces filles !... Là, je crois que je peux être tranquille, je suis presque arrivée, je peux souffler un peu. Eh, ces deux-là, appuyés à la borne, ils ont l'air de ne pas s'en faire... Quand même, faire ça dehors ! Oh, après tout, ce ne sont que des gosses !...

Témoin dessinant les monuments modestes : J'avais presque fini et voilà qu'ils viennent me cacher l'angle que je n'ai pas encore dessiné. Ah ben d'accord, c'est pour faire ça qu'ils sont venus là ! Mais alors, ce n'est pas tout de suite que l'angle mort va de nouveau m'apparaître... Quoi que... il paraît qu'à cet âge, ils font ça très vite ! D'ailleurs, ils doivent bien avoir un peu peur qu'on les surprenne dans cette position, non ? Et si je les dessinais en pleine action, du coup ? Non, ça ne se fait pas... Si quelqu'un me surprenait à faire ça, je risquerais peut-être encore plus gros qu'eux... Quoique... Ils sont quand même assez beaux, en silhouette... Cela pourrait même être assez poétique, la bête à deux têtes... Qui pourrait croire qu'au cœur du faubourg, on a décidé d'installer une borne ornée !

*La scène : le cheval mange dans la mangeoire*

*Témoign 1*

J'avais raison ! je le leur avais dit, il faut dire que mes recherches étaient sérieuses, j'ai été jusqu'aux archives départementales, j'ai poussé toutes les portes que je pouvais pousser, j'ai lu les textes en vieux franKois, j'ai exploré chaque piste et je savais que j'avais raison. Oh je sais bien que personne ne m'a écouté, c'est pas grave. Le plus important c'est que j'avais raison !

*Témoign 2*

Merde, il avait raison apparemment...mais...si c'est un abattoir à chevaux, celui-là a l'air bien calme. Pourtant on entend un de ses congénères se faire dépecer au-dessus. C'est probablement encore une preuve que les animaux n'ont pas de conscience. Ou...peut être...ses yeux, il y a quelque chose dans ses yeux, j'y mettrai mes mains aux feux. Mais comment...rah...s'il a raison, pourquoi aller chercher plus loin ? J'arrive pas à me décrocher de ses yeux, c'est pas mon imagination, il y a quelque chose dans ses yeux.

*Témoign 3*

!..., .... !, ..... !.

*Témoin 4*

Tu vas voir, je parie qu'ils n'ont pas de pain...je vais pas les rater, c'est pas possible qu'un Pathelin n'ai pas de pain frais !!! Non, mais je te jure, où va ce pays ? De mon temps, y'avait du respect et surtout des gens qui voulaient bosser !!! Tu vas voir, je vais leur montrer moi...qu'est ce qu'il a à pas me regarder ce bestiau là ? Il voit pas que je suis là ou quoi ?

*Témoin 4*

Oh ! So charming ! So authentic! That's exactly what I was looking for! I must absolutely give them a five star rating! Look at the tools! The blood is so...realistic! Just for the horse which seems to be robotic...not sure it's not a fake one as it does not react at all to the blood at his feet...

LA VOISINE Ça arrive toujours quand je suis seule à la maison et que mes sœurs sont en vadrouille ce genre de chose. Pourquoi c'est toujours sur moi que ça tombe. La dernière fois c'était le robinet de la cuisine, plus d'eau pour faire la vaisselle, plus d'eau pour la lessive, et le robinet de la cuisine c'est le seul robinet en bas, l'autre est en haut pour le cabinet de toilette où on se lave les dents avant d'aller dormir et où on se débarbouille le matin. Et aujourd'hui, obligée de demander de l'aide aux voisins et le soir en plus avec cette tête qui s'est envolée. Je n'aime pas demander de l'aide, encore moins aux voisins. Depuis que sa femme s'est noyée, son frère est toujours fourré chez lui, pour l'aider il dit, le soutenir. Vu le bruit de verre dans leurs poubelles, on dirait plutôt qu'ils soutiennent les bouteilles de whisky tous les deux. D'un côté, je comprends, perdre sa femme comme ça, se retrouver tout seul à son âge, mais quand même, quel exemple pour la petite, c'est la petite qui me fait le plus de peine, toute seule avec ces deux-là qui boivent tous les soirs. Toute la journée à courir dans les champs, avec les moutons ou au bord de la mer quand elle est à la maison, plus avec les bêtes qu'avec les humains. Ça doit être horrible de vivre dans cette maison-là avec ces deux-là, pauvre petite

ZEDOG Tous les soirs c'est pareil, ils m'oublient, dehors ou dedans, mais ils m'oublient. Le soir ils ne sont même plus capables de prononcer mon nom, d'ailleurs mon nom plus personne ne sait ce que c'est, tout le monde m'appelle Zedog, alors maintenant quand ils crient Zedog, je viens. La petite, elle, elle me donne plein de noms différents, mais elle est toujours gentille avec moi, jamais de coups

de pied, jamais elle m'attache à la chaîne, alors quel que soit le nom qu'elle me donne, je viens. Elle a pas souvent à m'appeler d'ailleurs, je suis toujours avec elle, j'ai juste à m'approcher de sa main, à glisser ma tête sous ses doigts pour qu'elle me caresse et me gratouille derrière les oreilles, j'adore quand elle me gratouille derrière les oreilles. Mais ce soir, non, quand on est rentrés après avoir aidé la voisine avec le père et l'oncle, elle dormait tellement dans le fauteuil du père que j'ai eu beau me glisser sous sa main, la lécher, soupirer avec insistance, rien pour la réveiller et puis elle sentait bizarre, comme son père et son oncle quand ils boivent le soir après l'avoir envoyée se coucher

LE PÈRE Y'en a marre d'habiter ici dans ce coin pourri, la mer, le vent, et la voisine, enfin pas qu'elle, les trois sœurs, pas une pour racheter l'autre, elles peuvent pas se trouver un homme, au moins un pour faire le boulot ? Les robinets, le toit, c'est toujours pour moi, et même pas un tournevis dans cette baraque. Ça des petits napperons, y'en a, mais même pas un tournevis. Suis dehors toute la journée moi, faut tout faire ici, je suis tout seul maintenant, elle me manque et en plus faut que je fasse tout le boulot, et la même par-dessus le marché. Heureusement, demain, elle repart en pension. Je sais pas m'occuper des enfants, moi, c'est pas le boulot d'un homme de s'occuper des enfants, je sais pas faire moi. Et puis la voisine elle en profite, elle dit qu'elle vient s'occuper de la petite et elle est toujours fourrée ici à nous regarder de travers quand on boit un petit coup avec mon frangin le soir. On a quand même bien le droit de boire un petit coup le soir après une journée dehors avec ces satanées bestioles de moutons. Déjà qu'y a pas de pub dans ce trou perdu. Pourquoi elle est partie, hein, pourquoi elle est partie. Maintenant je suis tout seul dans ce trou perdu avec seulement la mer et le vent

L'ONCLE Elle m'énervé la voisine, elle m'énervé. Toujours aider, faut qu'on l'aide, fait qu'elle nous aide, qu'elle aide mon frère. Moi elle a pas intérêt à venir m'aider, je m'aide bien tout seul, elle a pas intérêt à venir, la voisine, je suis pas son prochain, moi, qu'elle me lâche la voisine. Elle peut bien aider la gamine si elle veut, ça, je sais que mon frère il est bien embêté quand il faut s'occuper de la gamine, mais qu'elle vienne pas m'aider moi, elle y connaît rien à rien des moutons en plus, sauf quand ils sont en boules de laine pour tricoter ses napperons, si au moins elle pouvait tricoter des pulls et des bonnets, au moins ça, ça tient chaud. Qu'elle vienne pas m'aider ni mettre son nez dans mes affaires, la voisine. On lui remet ses tôles sur son toit et en plus elle nous regarde bizarre parce qu'on a juste un peu bu. Qu'elle vienne pas m'aider, la voisine

*Codicille : Pas eu de mal à choisir l'histoire pour laquelle il fallait des témoins (merci les commentaires), plus de mal à trouver des témoins étant donné que Mow fait ça en cachette. Revenir ensuite sur cette histoire de whisky, c'est inévitable pour une histoire qui se passe en partie en Écosse. Déjà un texte sur le Tiers Livre je crois, sur Islay au port Charlotte Hotel qui fait aussi pub, pas seulement HotelIl faut vraiment que je rassemble tous les textes autour de cette histoire, pour en faire une histoire.*

Histoire d'un accident, de sang, de répulsion, d'une gamine confondue avec un fou, un vagabond, une gamine volubile, surgie au milieu de la route, arrêtant la voiture, un frère, un père en contrebas, morts peut-être, une gamine qui n'a pas peur des inconnus, de parler, d'arrêter vélos, voiture, parce qu'en bas, la voiture d'où elle s'est extirpée, et son corps égratigné, et le sang sur sa peau, sur sa robe.

Histoire d'un article de journal à l'existence et aux propos douteux, rassurants, mais est-ce vrai? Et jamais ne le savoir.

*Codicille : Comment la capter cette voix intérieure, silencieuse, non réfléchie? La saisir, vouloir l'écouter et la voilà qui se métamorphose, se singe, devient conscience, forcée, fausse. La plus proche pourtant, sa jumelle, c'est celle qui fait courir le stylo, les mains sur le clavier, qui les devance. Parole non réfléchie, parole qui va parce que ne se sait pas, ne s'interdit pas. Se suspend parfois. Devient regard, sourire, haussement d'épaule, devient souffle.*

*Conducteur qui ne s'arrête pas :* Ils pourraient se garer ailleurs, ils vont finir par provoquer un accident. Allez rangez-vous nom de nom. Sont vraiment dingues les gens, ne pensent vraiment pas aux autres. Comme si c'était un lieu pour discuter le bord de la nationale. Il avait peut-être crevé l'autre avec son Peugeot. Ça veut faire de la bicyclette et c'est pas foutu de mettre une rustine. Il est pas prêt à manquer de boulot le beau-frère avec tout ce qu'il en vend, Peugeot, des vélos et des autos. Elle était neuve la 504 blanche. Faudrait voir à combien il peut la



toucher le beau-frère. Avec celle-là de bagnole, j'ai fait une affaire. Mais une 504, quand même... Je lui demanderai.

*Fillette du couple qui s'est arrêté* : Je veux pas que papa y aille. Je veux pas rester seule. Qu'est-ce qu'elle fait maman? Pourquoi il lui manque une chaussure à la fille? Et ses cheveux? C'est du sang? Je veux pas rester seule. Je veux qu'on parte. Pourquoi maman lui fait un câlin? Je veux pas rester seule. Pourquoi ces vélos? Y a personne. Et papa qui a sauté au dessus du parapet.

*Cycliste B qui s'est arrêté* : J'aurai dû mettre un pantalon plus épais, bon j'avais pas prévu ça, sales ronces, c'est pas le moment de glisser, ça dévale, dangereux ce col, elle n'aime pas Hélène que je parte à vélo, elle a peur des voitures, dangereux à vélo qu'elle dit, ils étaient pas à vélo ceux-là, je me suis pas précipité, j'ai laissé le collègue partir devant, j'y peux rien, ça me flanque la trouille de pas savoir ce qu'on va voir, suis sûr que quand je saurai, ça ira mieux, mais c'est de pas savoir, *deux* elle a dit, le père et le fils, *grand frère* elle a dit, ça veut pas dire grand-chose, quoi, dix ans elle a, douze, il accélère, il a dû voir la voiture.

*Cycliste A qui s'est arrêté* : T'as bien fait de faire ce stage. PSL d'abord, ils ont dit. Et parler, pour garder la personne consciente. Le garrot, tu sauras faire? S'ils sont vivants on les déplace ou pas? Le gars a l'air posé, tu pourras compter sur lui. Le collègue est pétrifié. Il a même failli tourner de l'œil. Si elle avait explosé, la voiture, on l'aurait entendue. Et si elle explosait maintenant? Tu te jettes par terre. Ne t'affole pas surtout. Elle aurait déjà explosé. La gamine était terrorisée. Elle a failli se faire écraser. S'est carrément jetée sur la route. Quelqu'un appelle! Ils sont vivants. Au moins un...

*Femme du conducteur qui s'est arrêté* : Sainte Vierge Marie, que le père et le frère soient vivants, je t'en prie. Et leur pauvre mère qui ne sait rien...

*Conducteur qui s'est arrêté* : la gamine est choquée mais pas blessée. Heureusement qu'elle a pu s'extraire de la voiture. Impossible de les voir depuis la route. Ils pourraient rester là pendant des semaines avant que quelqu'un ne les repère. Un avion peut-être. Pas certain que la voiture soit visible depuis le ciel. Et encore faut-il qu'un avion de club passe par là et regarde. La mère aurait signalé leur disparition. Ça va si vite. D'un coup tout bascule. Je n'ai pas immédiatement compris. Heureusement que j'ai pilé. Attention à la racine. S'il sont tombés trop bas, on ne pourra pas y accéder. La gamine a pu le faire. Trois cent mètres, elle a dit. J'aurais dû lui demander par rapport à une longueur de stade. Tant pis. La caserne la plus proche est en bas du col, si aucune voiture ne s'est arrêtée, j'irai ensuite. On ne peut pas envoyer les cyclistes. C'est bien une voix que j'entends?

*Le jardinier* – Ce matin, il m'est arrivé une chose étrange. J'ai remarqué un homme s'approchant de la grille qu'il a poussée pour entrer dans le parc. Il l'a poussée d'un geste machinal. Il avait l'air joyeux. Souriant. Visiblement content d'être là. Peut-être se l'était-il promis depuis longtemps. Jusque-là, me direz-vous, rien que de très banal. Et pourtant. D'habitude, je ne prête pas attention aux gens qui passent. Trop nombreux. Je reste concentré sur mes parterres. Or là, j'ai tout de suite été intrigué. Un détail. Une ombre dans les plis de la peau. Ses mains tremblaient. Je l'ai suivi discrètement du regard. Il a remonté l'allée principale du parc. Il s'est dirigé vers l'escalier qui monte en direction de l'esplanade. Il regardait autour de lui. Il paraissait inquiet. J'ai pensé qu'il cherchait quelque chose, un objet, une trace que sais-je, qui peut-être aurait disparu. Plus il avançait, plus la tristesse se lisait sur son visage. A un moment donné, il s'est arrêté. Adossé à la rambarde, il a sorti un carnet de sa poche et s'est mis à griffonner. C'est à cela que je l'ai reconnu. Au carnet. Ce n'était pas la première fois qu'il rôdait dans les parages.

*L'homme* — Je ne me souviens plus très bien. Tout a tellement changé. Ah, si. Voilà. L'escalier. C'est ici même, à ses pieds, que nous nous retrouvions. Avec, toujours en poche, un sac de billes. J'en possédais de toutes les couleurs. Des bleues, des vertes, des rouges, des jaunes. La plupart abîmées par les chocs. J'en gagnais, j'en perdais, j'en regagnais. Je les comptais chaque soir et j'en notais le nombre sur une feuille que je conservais dans la poche

intérieure de ma blouse, comme archive de mes journées. Je me souviens un peu mieux maintenant. Au bas de l'escalier, il y avait Madame Hortense à sa fenêtre. Elle arrosait ses pots de fleurs posés sur le rebord. Nous la saluions en passant. Bonsoir Madame Hortense. Bonsoir les enfants. Il y avait de la douceur dans sa voix. Puis nous filions en courant, montant les marches quatre à quatre jusqu'à la rue Piat. Nous n'avions pas le droit de nous aventurer plus avant. Mais l'esplanade était un coin idéal pour jouer aux billes. Agenouillés, à la lueur du réverbère, nous disputions des parties endiablées. Ce réverbère était drôlement tarabiscoté. J'ai toujours pensé qu'il n'aimait pas la nuit. Il était recroquevillé sur lui-même. Eclairait peu. Sa lumière d'un jaune pâle vacillait. Comme le flou de la mémoire, elle allongeait les ombres. Certains soirs, nous jouions à nous faire peur en mimant la gestuelle des fantômes. Quand les parents appelaient, nous rentrions en courant sans jamais nous retourner.

*Le jardinier* — Qui peut-il bien être ? Pas de doute, cette barbe, ces cheveux hirsutes, cet air soucieux, j'ai déjà vu cet homme. Et son appareil photo sur l'épaule. Pas un touriste, non. Il n'y en a pas beaucoup par ici. Plutôt des gens du quartier qui viennent prendre l'air. Se détendre. Certains accompagnent leurs enfants qui jouent au cerceau sur les pelouses. D'autres s'allongent au soleil et lisent ou s'endorment. Mais lui, ce n'est pas ça. Il va. Il vient. Remonte l'allée. La redescend. Compte ses pas comme font les arpenteurs. Que cherche-t-il ? Je ne me suis pas approché comme j'aurais pu le faire avec n'importe qui. Engager la conversation, ne serait-ce que pour lui demander si tout allait bien. S'il avait besoin d'aide. Un renseignement quelconque. C'est aussi mon rôle de jardinier de m'inquiéter des autres, à l'occasion. Mais je n'ai pas osé. Pas osé le déranger. A ses lèvres qui bougeaient, on aurait dit qu'il récitait en silence. Une

prière ? Une litanie de noms ? Je n'ai pas osé. Pas osé l'interrompre. Pas osé lui poser, le plus banalement du monde, cette simple question : avez-vous perdu quelque chose ?

ABDALLAH

Quelques gouttes d'eau scandent le tempo irrégulier de mes nuits sans sommeil. Le premier novembre, c'est aujourd'hui. J'ai froid. En tête, le psaume du Zabûr<sup>1</sup> que ma mère murmurait comme une boit-sans-soif en épluchant ses pommes de terre. Couché dans les entrailles d'une ancienne catacombe parisienne, peut-être sur d'anciens ossements humains, je suis un bloc de glace qui fond lentement sur des âmes flottantes : du gel et du feu en même temps. Mon histoire, me colle aux doigts jusqu'à arracher ma peau. Je sors pour ne plus l'entendre. Fuir encore, comme une brebis galeuse.

Mon anorak sous le coude, je me dégage de ma planque. Je l'enfile, et noyé dans la puanteur rassurante de ma vieille chemise, je traverse la rue Raymond Losserand, marche, la tête enfouie sous ma capuche. L'air frais transperce ma barbe piquante. Calfeutré dans la douceur spongieuse de mes chaussures, je résiste aux tiraillements de mon estomac vide.

On me klaxonne.

*UNE FEMME AU TROISIEME ETAGE DE SON IMMEUBLE*

Appuyée à la fenêtre de ma cuisine, j'avale une dernière gorgée de café. Des lignes de bras de grues à l'arrêt découpent l'aurore. En bas sur la gauche, un peu en retrait

---

<sup>1</sup> Zabur : l'un des livres saints révélés par Allah avant le Coran. Zabur est l'équivalent arabe de l'hébreu Zimra, qui signifie « Chant-Musique ».

du terrain, une large planche se soulève lentement. Apparaît, un homme avec une chemise à carreaux jaunes et noires, un anorak à son bras. Non sans mal, il recouvre le trou duquel il vient de s'extraire, s'approche avec lassitude d'une poubelle pleine, regarde autour de lui, lève la tête. En un clin d'œil je m'éclipse derrière mes rideaux, me cogne même au coin de la table, comme prise sur le fait d'une intimité coupable.

Ce désir irrépressible de donner trace. Des photos, des carnets. Je sais pourtant la vanité à vouloir rapiécer le trou des mémoires familiales, des chaos enfouies. Je sais l'impossible sauvetage à s'appuyer sur son stylo ou son appareil photo comme à une béquille. A chaque minute, à chaque nouveau paragraphe ou nouvelle image, je claudique. J'ai peur, peur de glisser sur un sol morpion recouvert de nappes d'huile cachotières. Et pourtant je persiste. Je vais, d'une ligne à l'autre, j'entre, dans l'étouffée de paysages aux cris enterrés, m'accroche, aux troncs vides et aux souches meurtries de mes forêts anciennes.

#### *UN HOMME DANS UN TAXI*

Je lui claque un baiser goulu. Je l'aperçois enfouir une missive dans son sac. Parfum d'Histoire ancienne entre humidité du papier et poussière accumulée aux pliures.

Je tente de prendre sa main dans la mienne. Pour faire diversion, elle fait mine de s'intéresser à la tripotée de capuchons de stylos et de feutres, qui dépassent des poches de mon gilet sans manche « Hollington », une coupe qui sied bien à ma large morphologie, une boutique rue de Racine où dans mes années glorieuses, j'allais acheter ma garde-robe : l'été du jersey côte ou de la toile de lin, l'hiver de la laine ou du velours.

À Alger, il fera beau.

**La femme :** Je déteste ces soi-disant savants en blouse blanche qui utilisent des mots que personne ne comprend pour annoncer des mauvaises nouvelles. Il a fallu que je décode son verbiage abscons et que je pose des questions qui lui ont paru idiotes pour que je commence à réaliser ce qu'il t'arrive. On m'a dit que toi, mon chéri, qui est là endormi dans ce lit, quand tu vas te réveiller, après l'effet des somnifères qu'il a fallu te donner pour te calmer quand tu es arrivé ici, tu ne me reconnaitras pas. Je ne sais rien de ce qu'il s'est passé depuis que tu es parti ce matin de la maison. C'est drôle, non c'est étrange de te voir là, si calme, si détendu, presque souriant dans ton sommeil étonnement silencieux. On dirait un autre homme. Un homme qui paraît-il ne me connaît plus. Je ne sais pas du tout si j'ai peur de ton réveil, de quand tu vas ouvrir les yeux et me regarder. Tout s'embrouille dans ma tête. J'ai l'impression d'être dans un film dans lequel je ne maîtrise pas mon rôle et je sais rien de tes répliques à venir. J'ai beau revisité les jours passés, les dernières matinées, les quelques mots échangés, insignifiants comme d'habitude, au petit déjeuner, je ne comprends pas. Ce que je ressens m'étonne, suis-je en état de sidération, ou bien je minimise la situation, comme j'ai toujours fait dans cette famille. Je suis celle qui résout tous les problèmes, qui trouve toutes les solutions même quand on n'en cherche pas. Le médecin a été plutôt pessimiste sur ton retour à la normale. Je déteste ces pronostics pseudo scientifiques. Et les miracles, il en fait quoi ? Tu vas te reprendre, ta mémoire a fait une petite fugue, elle va rentrer à la maison et toi tu vas revenir ici avec nous. Ce n'est pas possible que tu restes dans un monde que personne ne connaît. Le



monde des amnésiques, tu parles d'une vie, déjà qu'on s'ignorait depuis quelques années, que l'amour avait foutu l'camp, si maintenant on doit vivre comme de vrais étrangers, je ne sais pas si je vais le supporter. Tout cela est juste un mauvais moment, **un trou de mémoire**, mais du fond du trou on en revient, on a vécu des descentes et des gouffres et on est remonté à la surface, toi et moi, et je sais que tu es un battant, un conquérant. Il faut que je me concentre maintenant, que je réfléchisse à ce que je vais te dire quand tu vas ouvrir les yeux pour que ce soit pour toi un électrochoc, et que tout redevienne comme avant. Oui, comme avant, avant le poids des années, des enfants, de ton travail, de mes déprimés, de nos disputes, de tes silences, de mes désirs, de nos regrets...je sais, quand tu vas te réveiller, je vais te parler des plus beaux moments, des mots doux, des rires, même si c'est loin, même si c'est très loin, ça va revenir, tout va revenir....mais je me demande bien ce qui a provoqué ce trou, cette mémoire évaporée, pour que tu passes toi de notre monde, même s'il était loin d'être parfait, à un autre et dans lequel je ne suis pas.

**Le fils :** ça alors, quelle histoire. Toi mon père, ce fou d'histoire, la grande avec un H majuscule, qui savait tout sur tout, qui donnait à tue-tête des conférences partout dans le monde, pendant que moi petit enfant, j'attendais que tu viennes m'en raconter des histoires avant de dormir, jamais tu ne m'as accompagné à l'école, ce n'est pas toi qui m'as appris à faire du vélo, à jouer aux échecs. On vient de nous dire que tu avais tout oublié. Oublier que j'existe c'était déjà presque fait. *Tout oublier, il faudrait tout oublier....* J'suis sûr que tu ne connais pas cette chanson, à part le classique, rien ne compte pour toi. Je ne sais pas ce que ressent maman, elle ne montre jamais ses sentiments, moi je trouve la scène plutôt comique pour le moment. Je sais j'ai hérité de son cynisme, tu ne m'en

voudras pas de rire, en douce bien sûr, on est des gens bien comme il faut, au dehors. Toi le beau parleur, le monsieur je sais tout, toi qui nous as toujours obligés à écouter tes grandiloquentes leçons, tes sermons, tes injonctions, toi cet homme brillant, trop brillant pour que je marche dans tes traces, te voilà, si on croit les conclusions du docteur, un perclus d'ego comme toi, vidé de tout, de ton savoir, de ta propre histoire depuis même ton enfance, de tes faits de gloire et tes déboires, tes conquêtes, tes défaites. On m'a dit que quand tu vas te réveiller tu ne me reconnaitras pas. C'est fou, c'est complètement fou. Je demande à voir pour le croire. Tiens maman semble s'endormir sur sa chaise. A défaut de savoir ce qu'elle ressent, je me demande ce qu'elle pense mais je ne vais pas lui demander. Chez nous on ne fait pas dans la confiance, on est dans le faire, ou dans l'absence de faire, et on ne dit rien de ses soucis, de ses tracas, de ses états d'âme. Elle va peut-être changer la donne dans la famille cette histoire. Ce **trou de mémoire**...Mais pourquoi elle n'est pas là, ma petite sœur ?

**L'infirmière :** Heureusement que c'est le dernier du couloir, je n'en peux plus de ces gardes à rallonge, parce que moi je n'ai pas d'enfant, parce que moi je peux venir à n'importe quelle heure et rester jusqu'à l'aube, parce que moi la dévouée de l'équipe ne dit rien, ne dit jamais rien, elle sourit. Toujours sourire. Tension 11/8, des constantes parfaites, il est en pleine forme cet homme qui a tout oublié. Moi aussi j'aimerais bien de temps en temps avoir des **trous de mémoire**, demain par exemple, en me levant ne plus me souvenir que j'ai un travail, des malades qui attendent, que le café est comme d'habitude trop chaud, que je suis déjà en retard, que je dois courir après le bus. Mais j'arriverai comme tous les jours à l'heure, parce que mes malades ont besoin de moi et je me dépenserai sans compter, ni mes heures, ni mes rides.

Peut-être qu'il en a eu assez lui aussi de sa vie, et que sa mémoire est tombée dans un trou. J'aimerais bien savoir comment il a fait. Je suis sûre que moi aussi, à ce rythme-là, dans cette vie-là, un jour j'oublierai, j'oublierai que j'existe. Tiens, la dame s'est endormie et son fils regarde le plafond. Il y a une chaise vide. Comme moi, vide, je suis vide. Vide. Vide.

**La chaise :** Je suis le repos des jambes fatiguées, la compagne d'attente dans les salles du même nom, je suis avec mes sœurs à quatre pieds autour de la table de famille dans la cuisine ou la salle à manger, je suis abandonnée dans un grenier, à vendre sur un stand de brocante après une nouvelle beauté, je suis le siège de débats houleux dans des amphithéâtres d'université surpeuplé d'étudiants révoltés, en bois exotique ou en sapin, en fer forgé, sculptée ou en plastique, je suis longue , à bascule, roulante, je trône avec dorures et velours rouge, je suis banalement empilée ou en rang d'oignons avec mes semblables, j'ai des bras et des pieds, parfois bancales, parfois abimés, cassés. Ici, dans cette pièce silencieuse, je suis vide, mon assise est pleine d'air, mon dossier ne supporte aucun dos, mes pieds n'ont aucun poids à maintenir, je suis l'absence, la transparence, l'inexistence. Je suis là pour qui veut s'asseoir mais personne n'est venu. Je suis un manque, une insignifiance, une bonne à rien. Je ne suis rien. Ou peut-être au contraire, suis-je tout, tout ce qui explique tout. Le trou. Le **trou de mémoire**. Il est inutile de m'interroger. C'est bien connu. Les objets inanimés n'ont pas d'âme.

*C'est l'histoire d'un père qui traite ses enfants de voleurs le jour où la voiture lui est retirée. Résister au ressentiment de ses yeux quand il les regarde maintenant. Quand il les évite parfois.*

*L'épouse*

Si tu crois que je vais compatir, tu te trompes. La pitié, je l'ai parfois mais elle m'agace. Tes phrases me reviennent. Tes sermons, tes menaces et je jubile presque de te voir enfermé à ton tour. Cloué en cage. Tu m'as privée de voiture. S'il t'arrive quelque chose qui s'occuperait des enfants, tu disais. Tu ajoutais toujours : et je ferais comment pour vivre sans toi ? Histoire de faire passer le reste. Me gratifier d'un rôle : l'indispensable. Épouse et mère utile, raisonnable. Et moi idiote, je renonçais. Pas complètement. J'ai toujours rêvé d'une voiture à moi seule. Rouler sans dépendre ni de toi ni des autres. J'avais choisi la couleur, rouge. Tu argumentais comme un commerçant : on est tous tes chauffeurs, tu es notre reine, pourquoi te fatiguer ? Et bien repose-toi aujourd'hui mon mari. Respire le même air vicié, goûte au paradoxe d'un roi prisonnier, roi surveillé. Qu'ils aient peur pour toi comme tu avais peur pour moi. Voilà la justice. Si tu veux m'aider, nettoie la salade. Le reste est prêt.

*Le fils cadet*

Il joue. L'ennui, l'injustice. Des scènes. Des crises. La tragédie sans queue ni tête. Sa haine pathétique. Plus envie d'expliquer. Une, deux, trois fois. J'ai donné. Je n'ai pas à me justifier. Stop. Ses regards, plus violents que ses insultes. Il me traite de voleur. Qu'il le pense. Voleur soit,

mais pas complice. Jamais je ne le laisserai s'écraser contre un mur. Ni tuer un passant. Ni finir dans un ravin.

*La petite fille*

Papa prend parfois nos jouets. Quelques jours, puis il les rend enrubannés d'une leçon. Je ne sais pas ce que jeddo\* a fait. Sa punition dure trop longtemps. Et plus ça dure, plus il glisse dans son fauteuil comme dans un puits sec. Je baisse les yeux quand je le vois. Je suis la fille du justicier. Je me sens coupable. Mais je ne veux pas cesser d'aimer papa.

*Le fils aîné*

Mon frère l'a achetée. Alors il la reprend. C'est son droit. Papa m'appelle vingt, trente fois par jour. À s'en rendre malade. Il supplie, insiste, répète. Je ne peux pas. Mais cinq accidents en deux mois... ce n'est pas une statistique, c'est une alarme. On veille à ce qu'il ne manque de rien. Mais il parle de prison, il dramatise. Du chantage à longueur de journée. Moi, je constate. J'écoute mon frère. J'écoute papa. Et je me tais.

*La voisine*

Pas d'avis. Non. Et puis je ne m'en mêlerai pas. Pas mes affaires. Enfin... plusieurs avis me trottent dans la tête comme un nid d'abeilles derrière mes tempes. Alors je ne dis rien. Mais on a perdu nos moments entre femmes. Il est toujours là, dans son fauteuil, parfois en pyjama, jamais de cravate. Ce n'est plus pareil. Pour ça que parfois je me retiens de dire : rendez-lui sa voiture, qu'on retrouve nos rendez-vous ! Et puis non, je n'interviens pas. Alors je souris et je viens moins souvent. Parce qu'il est là, toujours là. Parce qu'il faut supporter sa présence. Supporter son air malheureux, ses questions qui fouillent

comme des doigts dans un tiroir fermé. Il veut comprendre ce qu'il ne peut pas comprendre. Et nous, avec ses yeux plantés sur nous. Nous, ce n'est plus nous sous ses regards. Ce n'est plus possible. Sa bouche fouineuse, ses oreilles trouées. Tout ça, si pénible. Puis je me dis, il n'y peut rien. Sans voiture, il ne peut plus autrement.

*Le médecin*

Il me dit qu'il n'est pas malade, qu'il est séquestré. Je n'insiste pas sur l'orgueil, son refus du diagnostic. Il me soupçonne de complot. Alors je hausse le ton, j'enfile mes mots techniques, mon masque d'ordonnances. Cinq accidents en deux mois, pour moi c'est un signe clinique ; pour lui, c'est un coup du sort. Je prescris ce que je peux prescrire. Des petits gestes. Des gélules que l'on avale comme des clés. Le temps lui a pris le volant, pas son fils. Je n'ai pas le courage de le lui dire en face.

*L'ami du père*

Je le regarde et je me vois bientôt. Comme une répétition générale. Un jour mes clés aussi, on me les arrachera. Peut-être que ce sera juste. Peut-être que ce sera une mutilation. On commence à mourir le jour où on ne conduit plus. Je n'exagère pas. Ce jour, la route se ferme. J'entends déjà le cliquetis des clés qui me seront retirées. J'espère mourir avant. Je pense.

*Chasseur 1*

Voilà, on les a manqués, ils ont dû bifurquer avant la petite haie ou devant le verger, ils ont dû passer par la deuxième allée entre les pommiers. Le chien les pistait mais il a été déconcentré par un truc, un autre animal sans doute. Je ne peux pas lui en vouloir, on est là depuis tôt ce matin, il commence à fatiguer. D'ailleurs, commence à faire faim. Et soif. Lui aussi, il doit avoir faim. Faudrait peut-être rentrer. Mais A va vouloir continuer, c'est sûr.

*Chien du chasseur 1*

Je les sens, je les sens encore, ils sont là, pas loin, au milieu des odeurs de boue, de fruits pourris et d'insectes morts, de mulots. Mais le mulot est tout près, j'aimerais bien le poursuivre, c'est amusant un mulot, j'aime bien courir après, c'est pour jouer, pour m'approcher du museau fin et des petits yeux tout noirs. Mais là, il faut que je me reconcentre sur eux, je sens bien leur poil, les sécrétions. Ils ne sont pas loin. Et je sens la peur.

*Chasseur 2*

Pff, on les a encore loupé, ça fait deux fois, les petits malins. Je sais qu'ils sont plusieurs, je les ai aperçus, toute une meute à travers les broussailles, ils ne se méfiaient pas encore, ils étaient en train de fouiner, de fouir je ne sais quoi le groin dans la boue, et moi comme un idiot, j'ai tiré trop vite, ils se sont enfuis et maintenant on galope après depuis deux heures. Ils ont toujours une longueur

d'avance mais je ne vais pas lâcher l'affaire et tant pis si l'estomac grouille un peu trop depuis une demi heure et que F semble avoir envie de rebrousser. Là, j'ai vu une ombre, c'est eux. Alors pas question, on continue.

*Promeneur 1*

Incroyable, jamais vu autant d'un coup, à découvert en plus, toute une famille de sangliers, combien il y en a, 7, non 8, c'est fou de les voir traverser aussi près devant nous, probablement effrayés par les détonations, la double bonne surprise du jour, qu'ils échappent aux chasseurs et qu'on les voit si près, ça tombe bien on commençait à ne plus avoir grand-chose à se dire, le silence commençait à devenir gênant, pesant même et d'un coup, les sangliers nous sauvent, ça nous fait un sujet de conversation, mieux : un sujet d'émerveillement, de quoi fusionner un peu, de quoi resserrer un lien qui s'effiloche.

*Compagne du promeneur 1*

Quelle merveille, toute une famille, le vieux mâle en tête, de plus jeunes ensuite, les marcassins en dernier avec un autre adulte qui ferme la marche, et les voir si près, c'est formidable, juste là, traverser devant nous, je n'en crois pas mes yeux. Je continue à avancer à leur rencontre mais O me stoppe dans mon élan, il s' imagine sans doute que je pourrais courir un danger si je m'approchais trop près, il a sans doute raison, mais mes pieds ont avancé malgré moi, j'étais comme aimantée, j'aurais pu continuer à avancer s'il ne l'avait pas arrêtée. Maintenant c'est fn, ils ont disparu de l'autre côté du chemin derrière les arbres, on ne les voit plus. Cette présence sauvage dans ce flot de poussière avait réellement quelque chose d'irréel, ils étaient là et ils avaient disparu l'instant d'après. C'est fou,



et merveilleux, et peut-être un peu frustrant aussi. Je crois que je vais rêver d'eux.

*Promeneur 2*

Si j'avais quelqu'un à qui parler comme les deux là-bas, je crois que j'en bégaierais. Ou bien je resterai bouche-bée. C'est le cas d'ailleurs et l'air que je happe comme un poisson me semble plus électrique ou pur je ne sais pas trop mais plus. Comme plus fort ou pus chargé de quelque chose que je ne sais pas définir. Plutôt fermer ma bouche et ouvrir grand mes narines et mes yeux pour bien fixer l'atmosphère et la scène.

Ce pas qui s'avance, lourd, hésitant. Il est là. Lui, mon mari, vraiment debout devant moi. Ce corps massif oublié se découpe dans la lumière grise. Le silence s'épaissit. La tache sous son œil gauche a grandi comme une blessure éternelle. Son visage tremble ondulant comme une image qu'on effleure dans l'eau avant sa disparition. Ma bouche sèche est incapable de prononcer son nom, ma nuque se raidit, je reste figée. Mal à respirer. Vingt ans, vingt ans de solitude pétrifiée, sans nouvelles, tout vacille, les murs se resserrent, je perds pied

Moi le fils de cet homme, je suis face à un vide se comblant d'un coup, face à l'écroulement d'une paroi infranchissable de longues années. Papa, mot lourd, mot creux – il me regarde sans pouvoir me reconnaître, il cherche un enfant qui n'existe plus. J'ai grandi loin de lui, contre lui. Je suis incapable de faire un pas et mon cœur cogne si fort qu'il menace de s'échapper de ma poitrine. Je veux parler mais ma voix n'existe plus. Je n'ai plus d'âge ni de nom.

Sa silhouette franchit le seuil comme si le temps ne s'était pas écoulé. L'air est trop lourd. J'avais renoncé à lui, mon fils. Je l'avais enterré dans mes nuits sans sommeil. Le deuil que j'avais inventé pour tenir debout se fissure. Tout en moi s'affaisse. Et une colère sourde s'installe. Je voudrais le prendre par les épaules, le secouer, hurler mais je suis vieux et sans force, je voudrais l'embrasser aussi

Moi la voisine, j'habite en face. Souvent je reste là derrière la vitre à regarder les arbres. Aujourd'hui je vois cet

homme qui ressurgit après vingt ans. Je sais peu de choses sur lui sinon le manque, la souffrance qu'il a laissés dans la famille d'en face. Visages fermés, repas silencieux, regards vers la route. Je l'ai reconnu aussitôt, malgré le temps, à sa démarche, son profil, à sa ressemblance avec son père. Je devrais être discrète et m'éloigner de la vitre mais je suis fascinée par la scène qui se joue. Elle n'appartient pas seulement à leur histoire, c'est une déchirure commune à tout le village.

*La chouette est là invisible quelque part dans le noir. Pas un bruit. Le ciel est clair. L'ombre des arbres se détache sur le mauve humide du ciel.*

*La femme*

Toute la journée j'ai attendu ce moment. J'ai attendu de me trouver allongée dans mon lit, la baie vitrée grand ouverte sur le jardin, la chambre baignée dans l'air frais du crépuscule. Dans un rêve, j'ai vu en quelques battements d'ailes la chouette chasseresse un mulot dans le bec. Son chant ce soir résonne d'abord trois fois : deux temps brefs suivis d'un temps long. Je répète avec elle en battant le rythme, comme celui de l'hexamètre dactylique. Grâce à elle, j'écirai les plus beaux chants épiques. Et le silence. J'écoute répondre la femelle dans un son plus aigu qui ressemble au miaulement d'un chat. Immobile pour mieux voir, je scrute le fond noir du jardin. Au moment où la lune va disparaître, au moment où elle jette sa dernière clarté sur le grand magnolia, je l'aperçois en ombre chinoise sur une des branches les plus allongées. Elle est là tranquille dans l'air du soir, témoin du grand dévoilement du monde.

*L'enfant*

La chouette crie tous les soirs mais aujourd'hui on l'entend vraiment bien. Je monte le son de la télévision et ferme le store de la fenêtre qui ouvre sur le jardin. J'ai peur qu'un oiseau entre dans la maison et pire encore avec des souris. Une nuit, un oiseau est entré dans ma chambre par la fenêtre. Il volait à quelques centimètres de mon visage ;

j'ai été réveillé par l'air du battement de ses ailes qui soufflait sur mon visage. J'ai hurlé de terreur.

*Le chat*

Tapi dans l'herbe haute du talus, méfiance envers le grand oiseau chasseur de rongeurs. Joueurs tous les deux sur le même terrain, ennemis. À l'affût pour guetter la souris paresseuse qui n'aura pas pris abri assez vite. Moustaches en alerte pour suivre le vol du petit rapace. Attendre que toutes les lumières de la maison s'éteignent, que les volets se ferment pour que commence le grand ballet des animaux de nuit, pour que s'éveille le monde loin des humains fatigués.

LE CONFRÈRE BELGE. — Je lui ai demandé s'il voulait me parler de comment il avait pu quitter chacun de ses patients, et il m'a parlé de cette liste des personnes distinguant chacun, des amis, de quelques patients encore, des familles, peu, des papiers, qu'il le faisait de prévenir, et que ses deux amies le feraient aussi pour lui, après.

LE PATIENT. — J'ai reçu son SMS, et la date. Il me demandait à nouveau, comment allez-vous ? J'étais touché. J'attendais ce message. Je savais qu'il attendait cette délivrance possible. Mais comment dire, comment lui répondre, lui écrire. Le moment de lui écrire qu'on ne dit jamais assez au gens qu'on aime, on ne leur dit jamais assez, qu'on les aime, mais le lui écrire avec mes mots. Comment lui dire au ? Comment lui dire a ? Oser lui demander l'au revoir impossible cet adieu au revoir.

L'AMIE. — Quand il a eu enfin la date en Belgique, je lui ai redit bien sûr, bien sûr, tu sais que je t'accompagnerai à nouveau, même s'il le savait et me le demandait encore par respect de la politesse. Il avait toujours été d'une très grande politesse, avec tous, ce respect. Il fallait d'abord rentrer sur Paris, Il voulait marcher si possible, avancer doucement vers Bruxelles Midi.

V1

« Dans le nid poussiéreux des cheveux savamment tressés, à l'arrière du crâne un tout petit pécule de vie : ce pouls qui bat ; il faudrait qu'elle se retourne alors je puiserai à la source des yeux ce que le dos déjà me murmure »

V2

« C'est la sixième croix de la file, et si jeune cette fois, et fille encore, ça se voyait à la couleur de la peau et même en se frottant le sang, ça se voyait »

V3

« Est-ce qu'on peut porter autant de couches les unes au-dessus des autres. On voit qu'elle est venue avec tout ce rien sur elle et c'est encore bagage trop lourd pour rien »

V4

« Qui a dit qu'on laissait passer les morts : vas, prends ta place, tu seras la première au royaume et laisse nous vivre encore un peu »

*Témoin 1 face à l'escalier*

Tu seras le centre de la maison. Tout s'emboîtera autour de toi. Les personnages, leurs pas, leurs chagrins et leurs rêves. Leurs histoires, les grandes et les petites. Les naissances, les départs, tu assisteras à tout, tu résonneras des cris, des rires, des pleurs longtemps après qu'ils soient partis. C'est ce qui était prévu pour toi. Et c'est ce qui est arrivé. Tu fais le beau face à moi, même si nous sommes du même bois, que nous avons été façonnés juste à côté, dans le même atelier, par la même main du patriarche, celui au caractère ombrageux, nous dirons comme cela pour ne pas dire du mal des morts, mais toi comme moi, nous savons ce qu'il en est. Je suis celle qui livre le passage. Tu peux observer l'arrivant. Tout se passe entre toi et moi. Un jour on me remplacera, tu resteras orphelin. Mais ils ne pourront rien contre toi. On arrachera sans doute ton vieux manteau, on te passera une couche de peinture taupe, tu continueras à porter beau. C'est que tu caches bien ton côté sombre, ton double qui dans ton dos descend dans les profondeurs de la cave où sont rangés les échos de la guerre.

*Témoin 2 de la scène de Finette*

Avec son corps de jeune mariée, on la croirait affamée. La bouche frémissante entrouverte sur des lèvres humides, les mains agitées qui serrent la peau dénudée de ses bras, s'égarent dans les cheveux sous prétexte de rattacher une mèche rebelle. Le plaisir qu'elle imagine que le retour de son Edmond lui ferait. Le plaisir... Le corps. Qu'est-ce qu'elle croit ? Qu'a-t-elle bien pu imaginer dans les livres



que les sœurs leur interdisaient au pensionnat ? Pauvre jeunette. Tant que durera l'absence, elle pourra rêver. Ce que subit le corps, elle, mère de quatre enfants, elle en sait quelque chose. Elle préfère ne pas s'étendre. Y penser le moins possible. Juste ce qu'il faut pour qu'il obéisse. Qu'il coopère. Le lever à 5 h du matin, descendre l'escalier sans faire de bruit, rallumer le poêle de la petite salle à manger, pourvu que celui de la cuisine ait encore des braises, la bonne s'occupera des autres, courir écouter la messe, tant pis si elle arrive en retard, courir toute la journée dans les escaliers pour... Mais surtout ne pas se plaindre. Si elle savait Finette...

*L'escalier témoin 3*

Il attend. Assis sur ma troisième marche. Il soupire. Il rajuste le haut de forme que les petites lui ont donné. Il est trop grand. Il s'enfonce et lorsque son front a presque disparu, il le remet en arrière d'un geste brusque. Il dit je m'embête. Il attend. Il s'ennuie. Pas vraiment intéressants leurs dialogues de filles. Le temps qu'elles mettent à enfiler leur robe longue et toutes leurs simagrées. Il dit, vous prenez le fiacre ou quoi, je m'embête. Je veux plus jouer à cela. Je vais le dire à maman que vous ne voulez pas jouer avec moi. On peut aller jouer dehors ? Voilà il m'a descendu et il est parti. Un adulte va rappliquer et elles vont se faire gronder.

*La concierge*

J'étais juste en train de cirer les rampes d'escalier en bois, il faut que ça brille, dit Mme B, c'est la propriétaire de l'immeuble, elle me le dit toujours, il faut que ça brille et que ça sente le propre, ici, c'est une maison respectable, je suis bien d'accord, et je venais de passer la serpillère sur les marches de haut en bas, les quatre étages, mais attention, ça a eu le temps de sécher, donc ce n'était vraiment pas de ma faute, alors donc, Mme L. du troisième est sortie de son appartement, elle est assez âgée, mais très alerte, et elle trotte toujours dans les couloirs avec ses bottines lacées à l'ancienne, ses longs colliers qui cliquettent et ses mains gantées, elle a l'habitude des escaliers, mais ce matin, elle a dévissé, elle a dû rater une marche après le deuxième palier, elle a crié, s'est accrochée à la rampe comme elle a pu, mais elle a quand-même chuté durement, j'étais tout de suite là, je voulais l'aider à se relever, mais sa jambe gauche était tordue, comme j'ai soupçonné une fracture, j'ai appelé une ambulance. Heureusement l'hôpital n'est pas loin...vous me direz que je ne suis pas docteur, mais sa jambe était un peu tordue, elle avait mal, ça se voyait, alors, j'aurais dû attendre ?

*L'étudiante*

J'ai entendu un grand bruit de dégringolade, un cri aigu, je suis sortie en vitesse et je me suis précipitée vers l'escalier. C'était ma voisine qui était tombée dans l'étage en dessous, cette pauvre petite dame toute frêle, j'ai dévalé l'escalier pour voir ce que je pouvais faire, il y avait

déjà la concierge, elle était en train d'appeler une ambulance, Mme L. était toute pâle, elle semblait mal en point, enfin, à ce que je voyais, je ne suis pas médecin, je fais des études de littérature, mais j'ai quand-même mon bon sens, et les secours sont arrivés très vite. Elle souffrait, ça se voyait, j'ai ramassé son sac, tout était éparpillé, les clefs, le porte-monnaie, un tube de médicament, je crois qu'elle a des problèmes de cœur, et un petit mouchoir en dentelle tout brodé, très joli et qui était parfumé à la rose. Et dans l'escalier, ça sentait l'encaustique. Mais je suis là à faire un inventaire qui ne me regarde pas, j'ai proposé de venir avec l'ambulance, mais les brancardiers ont juste demandé des détails, elle avait ses papiers, on s'en occupe, vous pouvez venir à l'accueil de l'hôpital plus tard.

*Le facteur*

J'étais en train de distribuer le courrier dans les boîtes aux lettres, voyez, cette rangée de boîtes en métal, je venais d'arriver dans le hall de l'immeuble, un grand couloir aux murs plâtrés qui sentent toujours le renfermé, le moisi, même si tout est propre et bien tenu, c'est l'odeur des vieux immeubles, il y en a beaucoup dans le quartier. J'avais ouvert la boîte numéro 14, quand j'ai entendu le cri, un cri d'angoisse qu'il me semblait, et du bruit. Je croyais d'abord à une agression, on en voit de plus en plus, je suis monté faisant les douze premières marches pour le rez-de-chaussée en courant, et j'ai vu la petite dame du troisième, toujours si coquette et bien mise qui avait dû perdre l'équilibre et qui était couchée de travers sur les plus hautes marches du premier. C'est qu'il n'y a pas d'ascenseur dans cette maison, c'est gênant pour les vieux et pour ceux qui ont du mal à monter, qui ont des valises à porter, et aussi pour les mamans avec bébé et poussette. Même moi, ça m'arrangerait pour monter des

recommandés ou des colis...On avait déjà appelé les secours qui sont arrivés très vite, l'hôpital est tout à côté, vous voyez, là, juste au coin, là où il y a le parc avec le marronnier, alors, c'est pratique, et ils sont compétents, mon cousin y a été pour se faire opérer, tout s'était bien passé, on peut leur faire confiance. Allez, il faut que je continue ma tournée...

*Le secouriste*

On est venu très vite, heureusement. À deux, c'était facile de la coucher sur le brancard et de la soulager. Elle gémissait, elle avait mal. Elle était toute légère, mais les os ont dû prendre un coup, la jambe ou la hanche ou même les deux, on saura après les examens. Il y avait des gens autour d'elle, de bonne volonté, mais l'hôpital, c'était la bonne option. Quand on a sorti le brancard, il y avait déjà un attroupement autour de l'ambulance, la sirène et les lumières bleues avaient dû les alerter, des gens qui n'avaient rien à y faire, mais qui nous questionnaient et qui savaient bien sûr mieux que nous ce qu'il fallait faire...

*La dame du deuxième*

J'étais dans ma cuisine quand j'ai entendu des cris et du remue-ménage. J'ai passé la tête par la porte, mais du couloir je n'ai rien vu, ça se passait plus bas. Alors je suis partie vite à ma fenêtre, celle qui donne en plein sur la rue, d'où je peux voir tout ce qui se passe...Il y avait déjà l'ambulance, elle est arrivée très vite, c'est vrai que l'hôpital est tout près, j'ai attendu tout comme les passants en bas dans la rue qui s'étaient arrêtés pour voir qui c'était, la personne qui avait des problèmes, un peu comme moi, j'aime bien savoir, mais eux, c'étaient juste des curieux, ils ne connaissaient pas la personne en question, et ils voulaient voir quand-même...bon, d'en haut, de mon deuxième, je n'ai pas vu grand-chose, quand

ils ont sorti le brancard, j'ai juste aperçu une tête, il me semble que c'était la voisine du troisième...je vais me renseigner dans les couloirs, la concierge saura sûrement, elle est toujours au courant de tout...

*Un choix spontané pour coller aux thèmes proposés, histoire banale...*

*Témoign 1*

Je me demande bien ce qu'ils ont l'intention de faire. Ils ont déjà de l'allure ces trois hommes en combinaison bleue sur la place de l'église. Bientôt deux mois que les cloches de l'église ne sonnent plus. C'est peut-être l'équipe de réparation de cloches ? Si c'est ça et bien ils en auront mis du temps pour arriver jusqu'à notre petit village. Incroyable deux mois pour faire venir des techniciens. Quel monde. Tout dysfonctionne, on ne peut plus compter sur personne. Et le responsable notre "sonneur de cloches" qui se la coule douce à Paris. On ne peut pas compter sur lui non plus. C'est évident. Espérons que cette équipe soit compétente et efficace. Ce serait déjà ça.

*Témoign 2*

Grand père si tu étais encore en vie — paix à ton âme — tu n'en reviendrais pas. Pourquoi, mais pourquoi ont-ils décidé au conseil municipal de nommer responsable du fonctionnement des cloches — au nom pompeux de sonneur de cloches — le seul conseiller qui vit et travaille à Paris. Résultat deux mois que nous sommes sans son de cloches. Et là ce matin qu'est-ce que je vois une camionnette garée sur la place de l'église et trois hommes en combinaison bleue qui s'agitent tête levée en direction du clocher. Oui tu as raison grand-père ils prient le ciel pour qu'un miracle advienne et que les cloches se remettent à sonner. C'est vrai le son des cloches me manque. J'aime ma vie rythmée aux heures du clocher. Depuis deux mois que je n'entends plus les cloches ma vie est toute bousculée.

Non ce n'est pas possible. Qu'est-ce qu'ils viennent faire ces trois hommes en combinaison bleue sortis d'une camionnette. J'espère que ce n'est pas pour réparer les cloches de l'église. Deux mois sans être réveillé tous les matins par cet insupportable son des cloches, deux mois de silence. Quel bonheur. Mais oui très bonne idée de nommer un responsable « sonneur de cloches » qui habite à Paris à 500 km. On ne le voit qu'aux vacances scolaires et si entre temps les cloches sont en panne c'est parfait, personne pour s'en occuper. C'est toujours ça de gagné. J'espère bien qu'ils ne vont pas réparer le système trop vite. Ils n'ont pas l'air bien motivés. Tant mieux.

*Latitude : 58° 46' 04" Nord • Longitude : 94° 10' 29" Ouest*

*Témoign 1.*

Il observe. Ils parlent fort, ils bougent vite, ils regardent sans voir, ils mesurent sans comprendre, ils veulent des cartes, des chiffres, des preuves. Nous, nous savons que le sol ne se découpe pas, il devient violent. Les caribous ont des droits, les ours frappent, griffent, mordent, tuent pour signifier leur présence, ils sont là, ils étaient là au commencement, ils seront là après. La faune, la flore, le relief, les marais, les lacs, la glace, la neige sont la matrice, celle de nos conditions de vie extrême, elle est notre langue, notre souffle, notre culture, notre histoire. Je les regarde courir après ce qu'ils ne connaissent pas, ne ressentent pas, ne comprennent pas, ne voient pas, n'imaginent pas, savoir dialoguer avec les esprits, avec l'infini avec la terre et ses silences est un privilège. Je me dis que peut-être, peut-être finiront-ils par voir, par entendre, mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, ils sont aveugles et sourds. Elias Varn, j'ai quelques informations, sommaires, fragmentaires, incertaines sur ce cartographe, paraît-il brillant, engagé par le gouvernement canadien, disparu depuis dix jours sans trace, sans mot, sans cri, sans griffonnage sauf peut-être ce signe, ce trait, ce silence laissé sur une carte. Il est parti, laissant un rien dans son sillage, un absolu de Rien peut-être croyait-il savoir parce qu'il ne pouvait pas ne pas savoir. On me le dit à demi-mots, comme on dit ce qu'on ne veut pas dire, comme on cache ce qu'on ne veut pas nommer. A-t-il compris que ses cartes mentent ? Elles



fabriquent des continents, des provinces, des régions, des villes oubliées des corps déplacés, effacés, disparus. Histoire universelle, sans fin, un lieu commun, un mécanisme bien huilé. Il est parti sans dire pourquoi comment est-il arrivé à ce point de rupture ? Parti dans le Nord, c'est ce qu'on dit. Par volonté ? Par consentement ? Par nécessité ? Parti dans le subarctique. Mais où ? Le Nord est un lieu sans contours, une immensité de glaces, de roches, de pièges. Peut-être a-t-il marché ? Marché encore, marché jusqu'à ce que le silence l'accepte jusqu'à ce que les caribous cessent de fuir que les ours l'évitent que les arbres ne le jugent plus jusqu'à ce qu'il se métamorphose en ombre entre les lacs gelés les villages à la mémoire effacée les mouvements délicats du soleil ? Je n'ai pas de réponse. Je suis seul dans une rue dépeuplée aux lumières blanches pâles, engoncé dans un brouillard humide, opaque, qui rend ma démarche incertaine, m'enserme m'étouffe brouille ma vue je cherche à déchiffrer cette obscurité elle refuse obstinément les hommes aussi refusent. Un Rien pas un seul indice, pas une direction. Un Rien, un Rien qui m'aveugle dans la précision de l'instant, il n'y a rien à voir rien à entendre rien à attendre, les hommes s'enferment dans leurs certitudes dans leur facile fixité, fragile rempart pour ne pas se disloquer ne pas se répandre pour jouir avec tiédeur de leur face-à-face dans le gris sale de leur résignation, indifférence muette. Ils cloîtent leurs silences pour qu'ils ne s'échappent pas, prisonniers du désert blanc étranger et limitrophe, une tache évanescence de fumée. Je sais qu'ils savent, eux, savent que j'ai compris, ils me dédaignent. Comment retrouver un homme perdu dans le subarctique ? Est-ce une fuite ? Est-ce un refus ? J'ai cherché, ce n'était pas prévu, j'ai interrogé les chiens. Rien. Pas une trace. Pas un son. Juste le vent du Nord en bourrasques glaciales.

*Témoign 2.*

Il m'avait promis une carte. Une carte rien que pour moi. Une carte avec mon nom, mon corps, mes désirs. Une carte où je serais le centre, le point zéro, le départ de toutes les routes. Il est parti, m'a laissée sans carte, sans repère, sans voix. Je suis immobile, le monde tourne. Je reste là, dans la gare reconstruite au bord du précipice, à l'heure où les voyageurs se dispersent comme des pensées futiles, inutiles. Je vois passer sans vraiment le voir un homme qui ne regarde personne, qui ne porte rien d'autre qu'un sac, un homme qui marche en ayant conscience que le sol va se dérober sous ses pas, un homme qui ne cherche ni train ni abri, peut-être un endroit où le silence serait assez vaste pour contenir ce qu'il se refuse, un homme dont le regard ne s'est posé sur rien, pas même sur moi. Pourtant je sais, sans preuve, sans mot, sans raison, que cet homme est dévoré avec une frénésie tenace par quelque chose de trop grand, de trop juste pour plier, de trop brûlant pour accepter. Il va disparaître, non pas fuir, non pas mourir, mais disparaître pour se transformer, se métamorphoser. Je reste là, dans cette gare, à attendre que le silence recommence.

*Témoign 3.*

Je ne suis plus rien si je ne suis pas celle qui espère, sans espoir je n'ai plus de raison d'être ici, je viens quand même, je viens, ne pas venir serait pire, je viens avec mon manteau de fourrure trop lourd, mon sac trop vide, mes yeux fatigués à la limite du vide, mon sourire figé, un sourire théâtral sur mes lèvres trop maquillées, mon teint trop pâle. Je suis en attente, je viens avec ma question, toujours la même, une redite reformulée, accueillie par des regards absents, pressés, des gestes mécaniques, des silences qui ne savent pas taire ce qu'ils ignorent. Je regarde la fin interminable des promesses mortes, je me

dis, peut-être aujourd'hui, peut-être cette fois, peut-être enfin. Rien. Il n'y a jamais rien. Il n'y a toujours rien. Rien qui bouge, rien qui parle, rien qui indique. Je repars, je repars sans colère, la colère suppose un espoir déçu, pour moi il est intact, il ne me déçoit pas, il ne s'épuise pas, il ne se transforme pas, il m'est indéfectiblement fidèle, il est une forme de vie, une forme de moi. Je repars sans tristesse, la tristesse suppose une perte, je repars sans mot, les mots ne servent à rien, ils glissent sur les murs, se perdent dans les couloirs, se dissolvent dans l'air, s'oublient. S'il revient, il saura, il saura que je suis là, je suis encore là, je suis toujours là, je l'espère pour ne pas cesser de l'attendre parce que mon espoir est trop immense pour être contenu trop ancien pour être abandonné.

Ce sont les racines, tout là-bas, qui m'ont renseigné. Il se passe sans cesse quelque chose, le soc qui fait son han-han, le vent son chum-chum, le vriiii des pousses vertes. Ça fourrage toujours. Les bêtes, les petites et les grosses, et là, à ce qu'on me raconte, c'en est une grosse. Un long plan d'appui, une masse ferme, et dix petites bricoles qui gigotent de temps à autre. J'alerte les voisins « c'est immobile, à priori sans danger » et ça devient l'occasion de causer.

*UNE FEMME*

M'ont réveillée, les taches rousses, là-bas, il y a longtemps. M'a réveillée, une drôle d'histoire au sol, de l'autre côté de la Vègre. La terre accueille mon aïeule. Est-elle tombée, a-t-elle eu un malaise, est-elle triste, gaie, a-t-elle eu peur ou comme moi, aime-t-elle s'assoupir dos au sol ? Je ne sais et me suis rendormie.

*MARIE*

à force d'être courbée, paf ! au sol couchée, l'eau fuite, goutte après goutte de là-haut, mes hardes trempées si on me trouve, diront qu'elle était paumée, on n'a pas idée de se flanquer dans la boue bien grasse, la brune aux reflets roux, mes cheveux, mes pensées, mon cœur prêt à saigner pas encore, juste à la lisière des fourmilières détrempées, un renard fuyant par derrière les troncs, l'amas de feuilles du bois plein d'eau, l'aura du mal à brûler, au sol couchée comme ça, c'est pas fréquent, non, enfant, c'était le jeu à qui durerait le plus longtemps les yeux au ciel, on le faisait de jour, de nuit, fallait se cacher car les parents

rouspèteraient et la mère aurait du mal à rattraper les vêtements gadouilleux, de tout mon long, toute nue, j'ai essayé une fois, trop froid à ne plus rien sentir, l'eau et la terre, pas la neige, non, bien plaquée ensemble vécu et non ressenti, intensité et absence pourtant le dos libère le ventre, la face, je m'éprouve, me sens belle, seule, sans honte, un tantinet vide, la vidange, il faut la faire sinon on éclate et ça gicle, mille petits fauves s'échappent, taches de vie, taches de son, on a beau frotter, ça ne part pas puis on décide de les regarder, ces petites choses et de les garder, ces petites choses, choses de ma vie, si on les voyait dans le futur, ce serait beaucoup d'étonnement mais pas ça, pas les traces sur le corps, qui parlent, qui seront toujours là, récupérées de la fille à la mère, bla bla elles parlent, c'est vite dit, ce ne sont pas des voix des murmures mais la peau, un souffle inouï où l'on voit le monde, dans l'eau des entrailles, le cri du premier souffle, les émois, le langage, la tristesse, et les joies, se souvenir, avoir été malmenée, aimée, oubliée parfois, on se l'imagine ce fatras, je l'appelle rouille, roussard, lune, fauve, automne

#### *LE FANTÔME*

là-bas où est l'eau  
sur la terre de Champagne  
dort la meunière

#### *LA TISSEUSE*

D'où ça vient ? De l'eau, de la fatigue. Ça brouille, s'embrouille. La terre tremble, les feuilles bruissent, la femme dort, non, la femme rêve – c'est son rêve, que je lis et j'écris, qui rejoint les feuillettes de l'ombre comme sédiments enfouis.

*Le bon fils*

Je l'amène toujours au train, je lui porte sa valise, j'ai bien vu qu'elle fatigue quand c'est lourd. Quand j'entends les cris, je suis en train de l'aider à monter les marches qui sont trop hautes pour elle maintenant. Je lance un coup d'œil, c'est un officier allemand accompagné de deux soldats, il braille sur un petit bonhomme et une jeune fille qui l'accompagne. J'installe ma mère à sa place, je hisse sa valise sur le porte-bagages et je recommande aux passagers de bien vouloir descendre la valise de maman à l'arrivée. Je pars tranquille, je sais qu'ils le feront. J'ai confiance en l'humanité. Quand je redescends sur le quai, les Allemands sont toujours là, il y a eu du renfort, deux Français, se sont joints au groupe, des miliciens. L'officier tient les papiers de l'homme en mains, il les secoue, en continuant à brailler, je comprends qu'il exige autre chose. L'homme secoue la tête. Il ne veut pas donner ce qu'on lui demande. Les soldats le bousculent, soudain les épaules de l'homme s'affaissent et je le vois très lentement baisser son pantalon et même son caleçon. L'allemand a l'air satisfait, il lui fait signe de se rhabiller, c'est bon. Je comprends qu'il a vu ce qu'il voulait voir, il dit quelque chose en allemand. C'est là que la fille s'est mise à hurler que c'est son fiancé, qu'il n'est pas juif, qu'elle le saurait s'il était juif. Elle s'accroche au bras de l'homme. Les soldats le lui arrachent, ils la repoussent et quittent la gare avec le petit bonhomme qui trotte au milieu d'eux en tentant de reboutonner son pantalon. Après je ne sais pas ce qui s'est passé. Moins on en sait mieux on se porte dirait maman.

Je me suis accrochée à lui, j'ai crié à l'officier qu'il se trompait. C'était mon fiancé, mais non il n'est pas juif ! Ils étaient vraiment sûrs d'eux, ils m'ont arrachée à lui, ils m'ont repoussée loin d'eux. Ils sont sortis de la gare, au pas de charge mais je les ai suivis. Je voulais aller avec lui. ils l'ont fait monter dans un camion. Il y avait d'autres hommes assis déjà, j'ai pensé arrêtés comme lui. Je voulais sauter dans le camion mais ils m'en ont empêchée. Je pleurais, je criais que je voulais savoir où ils l'emmenaient, que je voulais faire une déposition, témoigner. L'officier parlait français, il m'a répondu qu'il allait lui-même au commissariat et que si je voulais bien monter dans sa voiture, il m'y déposerait. Je suis montée dans la voiture avec l'allemand et on a suivi le camion. Au commissariat, j'ai fait ma déposition, j'ai certifié que je connaissais mon fiancé depuis longtemps, que je témoignais qu'évidemment, il n'était pas juif. Que d'ailleurs, il n'avait pas un nom juif sur son passeport. Je l'ai signalé mais sans insister, je voulais pas qu'ils s'intéressent de trop près au passeport. Non ! Je n'ai pas encore rencontré sa famille, je n'avais donc pas leur adresse à donner quand ils me l'ont demandée. J'ai dit il va où ? Ils ont répondu Drancy. Je suis rentrée chez moi, Drancy ? J'irai le chercher là-bas, ils pouvaient pas me l'enlever comme ça, mon fiancé !

Je passe devant la gare quand je vois démarrer une voiture avec un officier allemand à l'intérieur. Je le dévisage discrètement, ça peut servir et voilà que j'aperçois à côté de lui, une mes clientes. Elle venait souvent dans mon ancienne boucherie à la rue de France. Je la reconnais, la salope, elle fricote avec les Allemands alors ! Si jamais ils

s'en vont un jour et que je la revois, elle passera un mauvais quart d'heure, tu peux me croire.



FABIENNE SAVARIT | HISTOIRE DE JEANNE SUR SA  
MOBYLETTE A CINQ HEURES DU MATIN

---

*Le facteur*

J'ai mon casse-croûte dans la sacoche, le petit couteau dans la poche. Je le sens sous le tissu du pantalon. Le vent a l'odeur des problèmes ce matin. Premier matin de la semaine. Après le café chez Jeanne, ça ira mieux. Chaque jour est incertain et le courrier annonce les mauvaises nouvelles. Je pédale trop doucement, où ai-je la tête ? La garder baissée sur la ligne du trottoir. Ne pas trop regarder alentour.

*L'ouvrière*

Nouveau changement d'adresse et je m'en réjouis. Je ne veux pas que tu naisses ici mon bébé. Les tirs de DCA, la nuit, ça te ferait trop peur. Ça te ferait pleurer. Moi je pleure sans bruit pour que tu ne m'entendes pas. Tu auras ta chambre, et surtout il y aura un poulailler, des légumes et des fruitiers pour nous nourrir. Et la famille pour nous protéger.

*La voisine*

Il me semble que l'on vadrouille beaucoup par ici. Je vais aller à la messe. Ça me fera passer le temps. Je vieillis. Je fatigue. Je n'ai plus personne pour m'épauler. Je ris encore. Les gamins des voisins me font battre le cœur. Et puis j'ai des souvenirs de quand je marchais nu-pieds, les cheveux frôlant les épaules. Je vivais la nuit. Je rentrais à l'aube. Maintenant, il peut se passer quinze jours sans que personne ne vienne me rendre visite. Sans les enfants

chahutant devant ma porte ce serait le silence. J'ai apprivoisé l'idée de la mort, mais pas le silence... ni la menace.

## HELENE BOIVIN | HISTOIRE DE LA VEUVE QUI TRAVERSE LA COMMUNE EN RESTANT TOUJOURS SUR SES TERRES

---

### *Le couvreur*

C'est reparti pour cent ans avec ces gouttières en cuivre. Les tempêtes peuvent souffler mais elles ne bougeront pas. Travailler avec de beaux matériaux et souligner la toiture, ourler les toits avec de l'or. J'y mets ma signature même si ça peut se voir que du ciel, je signe pour les nuages et les oiseaux. La cliente, paraît qu'elle est aussi vieille que sa maison qu'elle n'habite plus depuis longtemps. Volets fermés. On refait les gouttières et une partie de la toiture envolée à la dernière tempête mais dedans, ce doit être une vraie champignonnière, avec les escargots qui courent sur les murs. On m'a pas demandé mon avis. Je m'en fout. Le patron a eu à faire à son administrateur. Tant que ça fait du travail. A peine qu'on refait le toit d'une de ses fermes, qu'y a une autre qui s'effondre, mais elle veut pas vendre à ce qui paraît, depuis toujours, elle veut pas vendre.

### *La notaire voisine*

Une avare cramponnée à ses terres, à ses fermes abandonnées, qui préfère que ça tombe en ruines. Quand je pense qu'elle en fait rien, à mourir dans sa maison de retraite. Nous ce qu'on voulait c'était la reprendre, la ferme, pour notre fils, comme ça plus de crainte de voisinage, on rasait tout ce tas de vieilles pierres attaquées par la mérule avec portes qui battent au vent, ça va tant que ce sont des hirondelles qui y nichent, mais ces derniers temps, on a vu des gitans et des albanais y traîner. Bref, qu'est-ce que je disais, on rasait tout surtout

l'étable qui bouche la vue sur la mer, on surélevait avec de beaux chiens assis, en bas dans le séjour des baies vitrées pour apercevoir les îles, un jardin paysager avec des palmier pour égayer et notre fils à deux pas. Mais non elle voulait pas cette bique accrochée qu'elle est à ses ruines, elle nous déteste par principe. Et son jean-foutre d'intendant. Un jour ou l'autre on pourra plus rentrer chez nous, le mur pignon de la grange va s'effondrer sur le chemin, l'année dernière, c'est l'un de ses grands pins qui est venu s'effondrer sur la clôture. Je vous dis pas, c'est un cloaque de l'autre côté du mur, des ronces, des fougères, des pommiers pas entretenus, ça grouille de bêtes, des rats, je veux pas savoir.

*Le fermier*

Quand je pense au soin qu'on avait pris avec ma femme pour la rendre belle cette ferme du temps qu'on y habitait encore. J'ai encore des photos, je pourrai vous les montrer, tout devant y avait un parterre de fleurs, des marguerites, des dahlias, des pots de géraniums sur le seuil. Avec les enfants qui jouaient devant. Vous pouvez demander à celui qui a repris de la ferme de son grand-père, tout le temps il était fourré chez nous. Et derrière, les pommiers, chaque automne on ramassait les pommes pour le cidre, ça faisait des à-côté et là-bas derrière la crèche, à l'abri du vent, le potager. Même si on l'a quittée, qu'elle en pouvait plus, Maryvonne, la terre battue, l'eau au puits, et les commodités, tout ça avec l'évacuation de la porcherie et de l'étable, l'hiver avec le froid, c'est sûr qu'on est mieux dans le lotissement sous le château d'eau, c'était moins fatigant, plus propre. Ce qui va pas je vous le dis, qui me pèse, c'est de tout laisser se défaire, ils refont un toit, mais ça sert à rien, parce que si une maison est pas habitée dans ce climat, elle meurt, la nature ici, c'est vorace, avec tout ce qui tombe, faut couper régulièrement, sinon. L'autre, il

me dit, vous enlevez le hangar, plus aux normes, il y a des plaques d'amiante, c'est interdit par la loi, je démonte tout, il fallait que je le fasse sans délai sinon qu'il y avait des astreintes et des amendes, j'ai tout fait ce qu'ils voulaient, mais qui viennent plus me donner des leçons sur ce qu'il faut faire quand ils laissent tout tomber en ruine. Oh un jour ça sera vendu à un vacancier qui y viendra quinze jours par an et nous on continuera à habiter dans des maisons nouvelles. Non pour rien au monde, je veux retourner sur cette ferme, même pour prendre le foin pour mes bêtes, après tout ce qu'on y a mis comme travail, quand je pense que c'est la meilleure vue sur les îles, enfin, je les vois toujours de la fenêtre de mon tracteur.

*L'étudiante de la Peugeot 204*

Cette fille à deux rangs derrière moi. Elle a les traits fins, bien coiffée, les yeux verts, souriante, belles dents alignées, blanches, la fille aussi, blanche, petite chaîne en or à la dimension de son cou, petites boucles en or massif qu'elle ne doit jamais enlever, son or ne craint rien, elle est enceinte de six mois, doit avoir vingt ans comme moi, elle a sûrement un piano Pleyel ou Érard à la maison et a commencé la musique à quatre ans, le grand compositeur assis sur le coin du bureau ne l'effraie pas, elle a le bagage, le savoir, elle lui sourit, elle rayonne d'aisance, tandis que moi j'ai peur, je mange du pain dans ma vieille Peugeot à défaut de payer le restaurant, je tremble quand il faut annoncer les sujets de master, à une étudiante il a dit « allez faire des enfants », j'étais pétrifiée au point d'oublier immédiatement le sujet que proposait l'étudiante, aujourd'hui je vais devoir dire le mien, « Manon Lescaut, de la mise en musique d'un même texte littéraire par trois compositeurs », je déteste l'opéra, mais toute l'année universitaire nous étudions *la tétralogie* de Wagner, il faut plaire au grand compositeur, je ne veux pas qu'il découvre mon ignorance, qu'il me renvoie à mon ignorance, qu'il m'intime de récuser les casseroles devant tous les étudiants en musicologie d'Aix-en-Provence, ils sont bien habillés, ils jouent du basson du violoncelle du trombone et tous du piano, ou bien déjà de la baguette, l'un a dit d'un air las sortant sa baguette de chef d'orchestre « cet après-midi je vais encore jouer de mon instrument préféré », je ne sais pas lire les partitions d'orchestre, je suis nulle en dictée musicale, j'ai peur.

La moitié n'ont rien à faire ici. Ils ne savent rien, ils n'ont pas écouté assez de musique, mais c'est la relève, certains semblent brillants, on sait tout de suite qui a le niveau, il suffit d'une parole, ce qu'ils jouent en ce moment, qui est leur prof d'instrument, de quel conservatoire ils sortent, quand je pense que certains ont appris avec la voisine ou à la fanfare municipale, qu'est-ce que je fais avec tout ça, je vois que je les captive avec le signifiant le signifié l'exemple de la chaise ça marche toujours, mais je reste sans illusion j'aurai n'importe quoi dans les masters, pas même foutus d'avoir un sujet qui tient la route, cette petite qui a pour ancêtre un Vinteuil et veut démontrer que Proust s'en est inspiré pour son personnage-compositeur, une information inconnue de la doxa et sûrement fausse mais on verra comment elle s'en sort, elle a, dit-elle, ses partitions ses lettres et des enregistrements, un vrai bagage, celui-ci va aller en Russie chercher les traces des tableaux inspirant Moussorgski pour ses *tableaux d'une exposition*, ceux-là oui !, c'est agréable de s'asseoir au coin du bureau avec mon paquet de Gitanes et mon aura, ce soleil dans la cour et cette douceur d'Aix-en-Provence, les leitmotifs de Wagner, je les emmène dans la grande fresque des Dieux du Nord et des leitmotifs, ô délices, Wagner encore. Et exit ceux qui ne savent pas lire une partition d'orchestre.

*Monologue de la honte*

La honte. Il m'a humiliée. Le rôle des servantes dans l'opéra français du XIXe, il s'en fout. Je devrais faire une étude de musique contemporaine, trop dur, Stockhausen ou Varèse je ne peux pas, je ne sais pas, je ne comprends pas et, honte de ma pensée, je ne sais pas s'il y a quelque chose à comprendre. J'étais fière qu'il vienne enseigner à Aix, que nous ayons à Aix d'aussi grands qu'à Paris, je

voyais sur la couverture de mon mémoire « directeur de mémoire André B., Aix-en-Provence ». Je ne savais pas, mais maintenant j'ai compris : je suis bête. Je suis la honte. Aucun étudiant ne voudra me connaître je n'aurai pas d'amis. J'ai mal au ventre. Surtout ne pas pleurer je serai renvoyée. Les autres ne me regardent pas heureusement que je suis au premier rang, je regarde le tableau vide. Car le tableau c'est LUI. Est-ce que je dois chanter dans ma cuisine et faire des enfants ? Suis-je seulement capable de ce que me signifie le grand compositeur ? Être femme au foyer ? Pourtant l'on m'a encouragée à chanter, je connais déjà quelques grands airs, Mozart, Purcell, Bach, mais Strauss non c'est trop difficile, Wagner non, il pourrait me demander de chanter un air de Wagner ! non je ne reviendrai pas, j'ai peur que si je m'entête à venir, à me tenir un an devant le grand compositeur, il me tende Wagner en disant chantez ! montrez-nous le leitmotiv de Wotan et celui du Walhalla ! qu'il s'asseye au piano prêt à jouer à vue une réduction de l'orchestre, je serai perdue je ne saurai pas trouver le leitmotiv dans cette énorme partition noire, je n'aurai ni voix ni souffle, je risquerai de pleurer, ce qui prouve que je ne peux pas être étudiante en musicologie, non je ne peux pas. Je ne reviendrai pas.

*La narratrice*

La question de nommer ou pas les personnages de la famille si roman familial, les hommes politiques morts et vivants tant qu'il n'y a pas prescription, la question de dire sans le dire et de se mouiller ou pas et jusqu'à quel point, la question de couvrir ou de dénoncer, ou simplement dire sans juger mais déjà le lecteur juge, dire ce que les lecteurs ne connaissent pas de l'artiste, la question de pourquoi dire du mal de l'artiste alors que seul son art nous intéresse, la question d'excuser parce que « c'était un autre temps », là, maintenant, tout cela pesant, entravant



l'élan d'écriture. André B. Oui. Un grand compositeur. On reste. On ne lui rendra pas une ligne, on sait que ce n'est pas la peine d'écrire un mémoire une thèse ou une ligne de musique, ça ne vaudra rien. On se cache au fond des amphis pour tout savoir de la tétralogie, des leitmotifs, de Wagner, du signifiant, du signifié. Le signifiant c'est la chaise sur laquelle il ne s'assoit jamais, lui préférant le bureau, car en vérité, oui, il est tout petit.